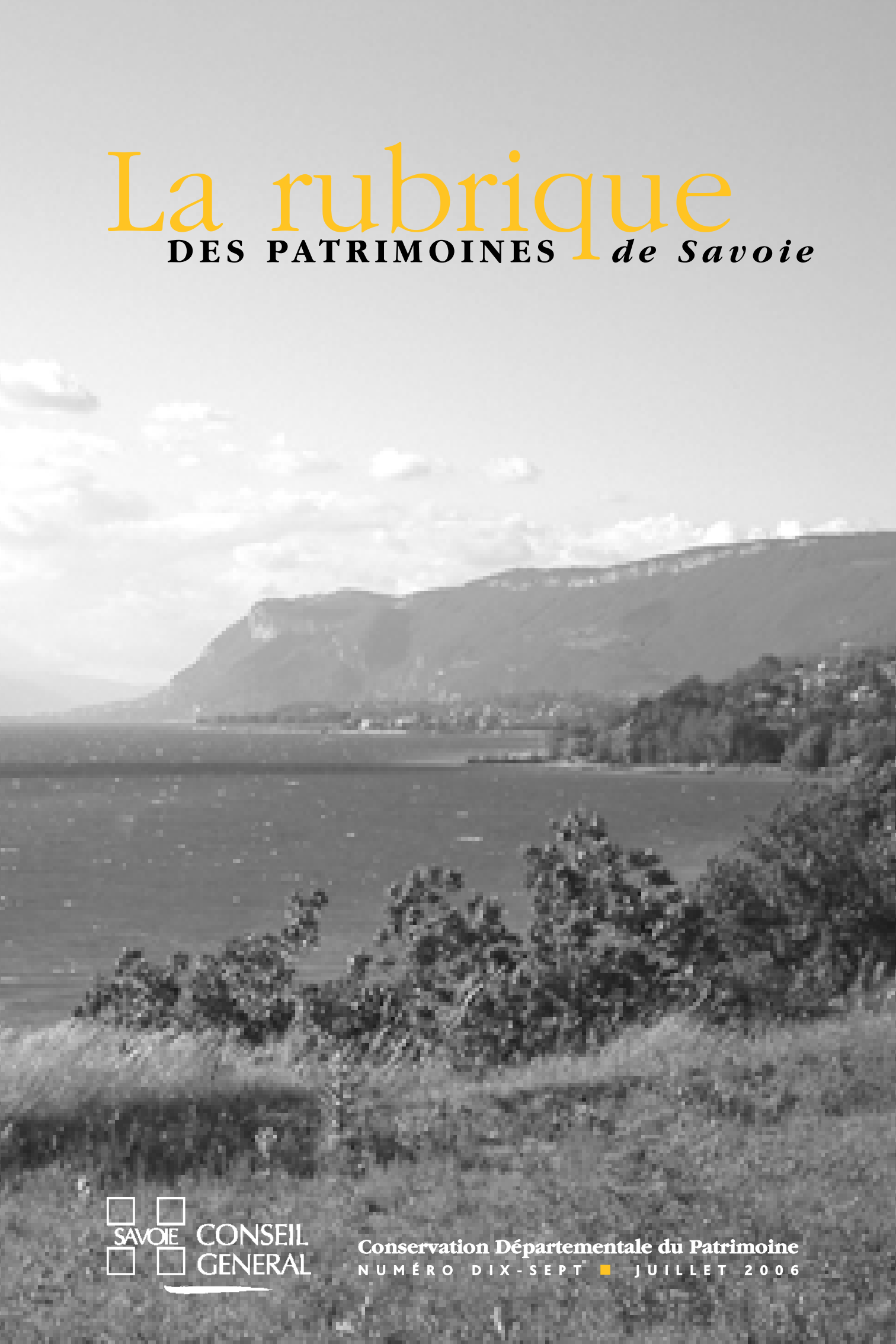
La rubrique
DES PATRIMOINES *de Savoie*



SAVOIE CONSEIL GENERAL

Conservation Départementale du Patrimoine
NUMÉRO DIX-SEPT ■ JUILLET 2006

Le lac du Bourget, un des grands sites alpins de la recherche archéologique subaquatique.

La rubrique des Patrimoines de Savoie
Numéro dix-sept

Conseil général de la Savoie
Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, BP 1802
73018 Chambéry cédex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
Fax (00-33-4) 04 79 70 63 01
E-mail cdp@cg73.fr

Directeur de la Publication
Philippe Veyrinas

Rédacteur en chef
Philippe Raffaelli

Crédit photographique
Hervé Foichat, Cdp de la Savoie *(couverture)*
Cdp de la Savoie *(page 3)*
Vanessa Polaud *(pages 4 et 5)*
Archives départementales de la Haute-Savoie *(pages 6 à 8)*
Jean-François Laurenceau, Cdp de la Savoie, Karine Mandray commune d'Aussois *(page 9)*
Jean-Claude Giroud, Musées d'art et d'histoire de Chambéry *(pages 10 et 11)*
Drassm Annecy André Marguet, Étienne Champelovier, Yves Billaud *(pages 12 et 13)*
Cédrik Valet, Caue de la Savoie *(page 14)*
Conseil général de la Haute-Savoie / Alain Livache, Photomontage Patricia Dupont. *(page 15)*
France Harvois *(pages 16 et 17)*
Joël Serralongue, Direction des affaires culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie *(pages 18 et 19)*
Philippe Artru *(pages 20 et 21)*
Jean-Claude Giroud, Musées d'art et d'histoire de Chambéry *(page 22)*

Réalisation
Editions Comp'Act
Dépôt légal
3ème trimestre 2006
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

ÉDITORIAL
La rubrique

Le Conseil général de la Savoie a la volonté d'impulser avec constance réflexions prospectives et actions en faveur des patrimoines de Savoie à l'échelle départementale, interdépartementale et transfrontalière en portant une attention soutenue aux nouvelles collectivités, à leurs territoires, aux enjeux de l'intercommunalité. Son objectif est bien sûr en premier lieu d'améliorer la qualité, la cohérence et la promotion de l'off re culturelle à l'attention de tous les publics et de soutenir la mise en œuvre de projets de valorisation patrimoniale qui sont appelés, de plus en plus, à s'inscrire dans une politique culturelle de partenariat avec les collectivités locales dans une perspective de développement durable.

Le Conseil général s'est ainsi récemment engagé pour le renouvellement et l'extension de la convention du Pays d'art et d'histoire Maurienne-Tarentaise devenu *Hautes vallées de Savoie* coordonné par la Facim en apportant son soutien aux collectivités candidates. Il porte un intérêt soutenu à la faisabilité d'un pôle d'économie du patrimoine en Maurienne. Il a également confié à Mdp la coordination du réseau interdépartemental et transfrontalier « Sentinelles des Alpes » et subventionné son animation dans la perspective du prochain programme de coopération transfrontalière 2007-2013. Il souhaite aujourd'hui s'impliquer davantage dans les réflexions prospectives engagées par les collectivités comme par exemple l'Assemblée de pays Tarentaise-Vanoise.

Pour mettre en œuvre une politique culturelle départementale à la fois plus volontaire, plus attentive aux publics et aux territoires, le Conseil général s'appuie déjà sur des réseaux de qualité comme ceux du *réseau départemental des musées* ou des *Itinéraires remar - quables* animés par la Conservation départementale du patrimoine et appelés à se développer en renforçant les partenariats. En se dotant d'une nouvelle Direction des affaires culturelles re g roupant une Mission du développement culturel et un pôle Archives et Patrimoine, il s'est fixé comme objectif d'améliorer les complémentarités professionnelles entre institutions patrimoniales, archivistiques, muséales pour plus de synergie au service d'un véritable partenariat territorial avec les collectivités et les porteurs de projet. L'enjeu de ces prochaines années consiste à favoriser des off res culturelles de proximité garantissant la qualité de l'accueil et le renouvellement de l'animation tout en assurant la sauvegarde et la valorisation à long terme des patrimoines dans une perspective économique et touristique, notamment en renforçant les équipements culturels, grâce à la création d'un label *Patrimoine départemental*. J'exprime ici mon plus vif engagement pour que le Département inscrive ces actions dans des partenariats à l'écoute des territoires mais aussi dynamise des projets de dimension interdépartementale et transfrontalière où la valorisation de grands sites attractifs de référence, comme le château des ducs de Savoie, l'abbaye de Hautecombe, les forts sardes de l'Esseillon ou encore l'Hospice du col du Petit-Saint-Bernard, ouvrira de nouvelles perspectives par la mise en œuvre d'actions culturelles de qualité en faveur du public au sein du *Plan tourisme* ambitieux qui vient d'être adopté, le 12 juin dernier, par l'Assemblée départementale.

Jean-Pierre Vial
Sénateur
Président du Conseil général de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie
Responsable
Françoise Ballet, *conservateur en chef du patrimoine*

Philippe Raffaelli, *conservateur du patrimoine*
Jean-François laurenceau, *assistant qualifié de conservation*
Sandrine Philifert, *assistante qualifiée de conservation*
Vinciane Néel, *assistante de conservation*
Françoise Canizar, *rédacteur principal*
Nicole Dupuis, *rédacteur*
Caroline Lanfant, *secrétaire*
Hervé Foichat, *chargé de l'informatisation des collections départementales et des nouvelles technologies*

ont collaboré à ce numéro ■ Philippe Artru, philippe@artru.org ■ Françoise Ballet ■ Yves Billaud, ingénieur d'études, Drassm, Annecy (04 50 51 82 78) yves.billaud@culture.gouv.fr ■ Audrey Chaussepied-Roquais, assistante de conservation / Corinne Chorier, attachée de conservation, Conservatoire d'art et d'histoire de la Haute-Savoie (04 50 51 02 33) ■ Franck Delorme, documentaliste, Cité de l'architecture et du patrimoine, Centre d'archives du XXe siècle, Paris, fdelorme@citechaillot.org ■ Chantal Fernex de Mongex, Conservateur du patrimoine aux Musées d'art et d'histoire de Chambéry (04 79 33 44 48) ■ Hervé Foichat ■ France Harvois, thèse professionnelle Master spécialisé technologie patrimoine culture, Ensam, franceharvois@hotmail.com ■ Jean-François Laurenceau ■ Karine Mandray, agent de développement culturel, commune d'Aussois (04 79 20 30 40) ■ André Marguet, conservateur en chef du patrimoine, Drassm, Annecy (04 50 51 82 78) andre.marguet@culture.gouv.fr ■ Vinciane Néel ■ Sandrine Philifert ■ Vanessa Polaud, Master histoire des religions, Université de Savoie, vanessa.polaud@wanadoo.fr ■ Philippe Raffaelli ■ Joël Serralongue, attaché de conservation, service départemental d'archéologie de Haute-Savoie (04 50 51 96 40) joel.serralongue@cg74.fr ■ Cédrik Valet, Chargé de mission, Caue de la Savoie (04 79 60 75 50)

Pour télécharger *La Rubrique des Patrimoines de Savoie* en format Pdf, visitez le site internet du Conseil général de la Savoie **cg73.fr** et **savoie-culture.com**

Itinéraires remarquables

trois nouveaux parcours au fil de l'Isère en Tarentaise et en Maurienne

Le Conseil général de la Savoie poursuit cette année la mise en œuvre des *Itinéraires remarquables* de sites, monuments et personnages célèbres de Savoie, initiée en 2004. Le guide présentant par territoire ces patrimoines remarquables, connaît aujourd'hui sa troisième édition et sera bientôt complété par une version anglaise et une version italienne, afin de répondre aux attentes des touristes étrangers, désirant connaître l'histoire et les traditions culturelles de notre département.

Trois nouveaux itinéraires ont été inaugurés le 29 juin à Argentine en Maurienne, avec le concours des propriétaires privés et des collectivités publiques.

Après le *Lac du Bourget*, l'*Avant-Pays Savoyard* et la *Combe de Savoie Val Gelon*, c'est ***Au fil de l'Isère, de Grésy-sur-Isère à Cevins*** (n°4), ***En Tarentaise, de La Léchère à Champagny-en-Vanoise*** (n°5) et ***En Maurienne, d'Aiton à la Vallée des Villards*** (n°6) que la Conservation départementale du patrimoine vous propose de poursuivre votre découverte des monuments et sites historiques remarquables, des paysages de piémonts ou alpins, agrémentée par la rencontre de personnages célèbres.

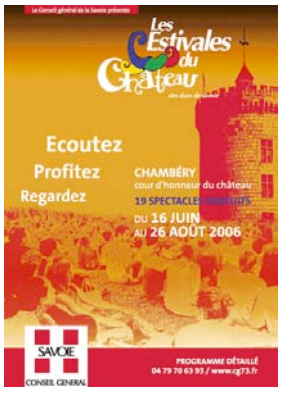
Pour chaque Itinéraire Remarquable, un dépliant abondamment documenté et complété par une cartographie du parcours est disponible gratuitement dans les offices de tourisme, les mairies, les sites ou les musées. Des panneaux d'interprétation et/ou une signalétique routière, identifiables par la présence du pictogramme *IR*, ont été également apposés pour faciliter l'accès à certains sites ou monuments.

Sandrine Philifert

[ci-dessus] Église d'Argentine, portail baroque en fonte, 1638.

[à droite] Détail des chapiteaux du portail (XIIIe siècle) de la collégiale Saint-Marcel, La Chambre.

Pour en savoir plus
vous pouvez contacter la Conservation départementale du patrimoine au 04 79 70 63 60 et retrouver ces informations en ligne sur le site **www.savoie-culture.com**



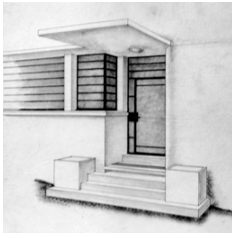
Estivales

Du 16 juin au 26 août 2006, les *Estivales du château* ont rendez-vous avec le public dans la cour d'honneur du château des ducs : cette année, 19 spectacles de musique, danse et théâtre gratuits sont proposés au programme par le Conseil général.

En projet

un centre d'interprétation du patrimoine fortifié à Avrieux

Le Conseil général de la Savoie a tenu à apporter son soutien à la commune d'Avrieux, maître d'ouvrage pour l'aménagement d'un Centre d'interprétation sur le Patrimoine fortifié dans la Redoute Marie-Thérèse, l'un des forts sardes de l'Esseillon, classé Monument historique. Ce chantier de réhabilitation a été officiellement lancé le 17 mars dernier. Après l'important programme de sauvegarde des forts réalisé par les communes propriétaires avec le concours de l'Etat, du Conseil général et de la Région Rhône-Alpes depuis 1988, la création de cet équipement muséographique et d'accueil, courant 2007, est une pierre importante pour la valorisation culturelle et touristique de l'ensemble des forts sardes de l'Esseillon, site monumental et historique majeur d'intérêt européen, appelée à être développée dans la perspective de nouveaux partenariats pour une offre de qualité tous publics.



Henry Jacques Le Même

l'architecte qui était tombé amoureux de la montagne

En s'installant à Megève pendant l'hiver 1925-1926, l'architecte Henry Jacques Le Même a fait de la Haute-Savoie sa région d'adoption. Ce Nantais, né en 1897, a fait ses études d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Jean-Louis Pascal[1], puis dans celui d'Emmanuel Pontremoli.[2] Après l'obtention du prix Rougevin en 1923, Le Même fait ses débuts dans le contexte de la tenue de l'Exposition des arts décoratifs de Paris en 1925. Ses collaborations avec Jacques-Emile Ruhlmann[3] et Pierre Patout[4], qui sont parmi les protagonistes les plus marquants des années 1920, lui donnent l'occasion de s'intéresser à tous les aspects de la création : architecture, décor intérieur, équipements, mobilier…

La carrière indépendante de Le Même commence par une audace : celle de s'installer à Megève, station de sports d'hiver alors en plein développement mais bien éloignée de l'univers parisien. La distance n'est peut-être pas aussi importante qu'il n'y paraît. La clientèle de l'architecte à Megève est essentiellement partagée entre Paris et les Alpes. Dans le sillage de la famille Rothschild, la grande bourgeoisie des affaires et de l'industrie investit dans une nouvelle source de richesse : le ski, « l'or blanc ». Le succès de Le Même auprès de la clientèle riche et avertie fut incontestable et foudroyant. Alors que très souvent il y a divorce intellectuel entre architectes et clients, ici, à Megève, on sent une communion absolue. En sorte que ses maisons représentent nettement dans l'ensemble de notre production française une partie des désirs nouveaux de notre temps, avec ses besoins caractéristiques de tenue, de simplicité et d'élégance. »[5]

Lors de son installation à Megève, Le Même opère un état des lieux des solutions architecturales apportées jusque-là aux nouveaux problèmes posés par l'apparition de la villégiature. D'un côté, les constructions vernaculaires consistent en fermes rurales mal adaptables à des besoins en totale rupture avec les pratiques anciennes. Les rares constructions qu'on désignait alors par le terme « chalet » tenaient plus du chalet balnéaire ou du chalet suisse tel que Viollet-le-Duc avait contribué à le définir par ses réalisations remarquées du chalet de la Côte à Chamonix et de la villa La Vedette à Lausanne.

Fig. 1. *Elévation de la façade Ouest du chalet de la baronne Noémie de Rothschild à Megève. Dessin d'avant-projet, 31 juillet 1926 (ADHS, fonds Le Même, 142 J 437).*

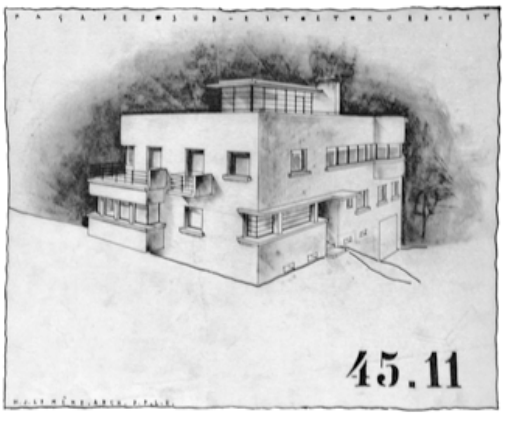


Fig. 2. *Perspective des façades sud-est et nord-est de la villa Le Même à Megève. Dessin non daté (ADHS, fonds Le Même, 142 J 574).*

Deux réalisations de Le Même à Megève marquent les deux extrêmes stylistiques entre lesquels son architecture va s'étendre : le chalet de la baronne Noémie de Rothschild (1926) et sa propre villa-atelier (1929) (fig. 1 et 2). Pris entre le modernisme de Le Corbusier – par qui il avouait avoir été influencé – et la recherche d'un caractère régional, Le Même fait de Megève le terrain d'expérimentation d'une architecture de villégiature en devenant un des principaux maîtres d'œuvre de la station. Il sera surtout un des inventeurs d'un mode d'habitation propre aux stations de montagne : le chalet du skieur. Il en couvrira les pentes du Mont-d'Arbois à partir de 1926 et jusque dans les années 1950.

Le Même se fait ambassadeur à Paris en 1937 en signant le Pavillon de la Savoie au centre régional de l'Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne. (fig. 3) Ce pavillon se compose d'un chalet de skieur, d'une auberge et d'un oratoire. Ces trois édifices sont l'occasion d'exposer son travail sur Megève, en même temps que l'illustration des changements qui s'opèrent en Savoie en matière d'architecture. Le chalet du skieur, il en construit des dizaines ; l'auberge, il aménage en grand nombre hôtels, bars, restaurants ; l'oratoire, sa volumétrie rappelle en miniature celle de la chapelle du pensionnat Saint-Joseph à Saint-Martin-sur-Arve, son porche est copié sur celui du chalet de la Princesse de Bourbon.

Les domaines d'activité de l'architecte ne se bornent pas à Megève et aux loisirs. En association avec Pol Abraham[6], Le Même construit

de 1928 à 1933 sur le Plateau d'Assy un ensemble de quatre sanatoriums. Appelés en 1928 par l'association les Villages Sanatoriums de Haute-Altitude pour transformer le bâtiment principal de Praz-Coutant à la suite d'un incendie, les deux architectes vont introduire un caractère moderne en rupture avec l'image vernaculaire des premières constructions. Ils vont poursuivre sur cette voie dans les trois établissements suivants : Le Roc-des-Fiz (1930), Guébriant (1931) et Martel-de-Janville (1933). (fig. 4) La réussite de leurs formules, alliant fonctionnalité et langage moderne, est si incontestable que leurs réalisations deviendront des références en la matière au même titre que les réalisations allemandes ou suisses. Leurs travaux seront salués autant par le milieux médical que par les critiques d'architecture et largement publiés.

Le Même s'est peu consacré aux travaux d'urbanisme sauf lors de sa nomination comme architecte en chef de la reconstruction de la Savoie. Les quelques études ne dépassent pas l'échelle de l'îlot ou du quartier. La très belle

Fig. 3. *Perspective d'ensemble du Pavillon de la Savoie à l'Exposition internationale des Arts et techniques dans la vie moderne de 1937 à Paris. Dessin de projet, non daté (ADHS, fonds Le Même, 142 J 765).*

reconstruction du centre ville de Chambéry se fonde sur la recréation d'îlots fermés, traversés par des circulations piétonnes. Le redressement et l'élargissement des rues permettent d'élever davantage les immeubles qui gardent un aspect traditionnel et bourgeois. A Chambéry, il conçoit aussi en 1947, avec les architectes Raoul Lapeyre et Charles Pierron, le très bel îlot situé entre le boulevard de la Colonne, l'avenue Général-de-Gaulle et la rue Favre. Les églises reconstruites de Modane (avec J. Toulouse, 1950) et Fourneaux (avec H. Dénarié, 1958) se caractérisent par des profils simplifiés, des grandes toitures basses et unifiées, des porches profonds qui rappellent l'église Notre-Dame-de-Toutes-Grâces au Plateau d'Assy par Maurice Novarina. On assiste à un retour à un aspect plus rural, plus local et plus modeste obtenu par l'emploi de matériaux du pays : ardoises, lauzes et moellons de grès de la Praz. (fig. 5)

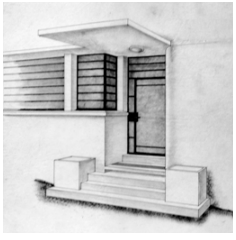
Sa nomination, en décembre 1951, comme architecte des Bâtiments civils et Palais nationaux, lui apporte de nombreuses commandes publiques, notamment dans le domaine de l'architecture scolaire. Dans les seuls départements de la Savoie et de la Haute-Savoie, il réalise, souvent en collaboration avec d'autres architectes locaux, les groupes scolaires de Messy à Cluses (1956), de Megève (1963), la cité administrative d'Annecy (avec C. Blanchard, 1951), le collège d'Annemasse (avec M. Pacthod, 1956-1974), la piscine municipale d'Albertville (avec G. Henry, 1962), le lycée Paul-Héroult à Saint-Jean-de-Maurienne (avec J. Toulouse, 1964), la salle des fêtes d'Aime (avec G. Henry, 1961), le lycée climatique Anna-de-Noailles à Evian-les-Bains (avec P. Berger et G. Salomon, 1964).

En-dehors des commandes publiques, la carrière de Le Même repose essentiellement sur une clientèle privée. Il se tient à l'écart des grands concours nationaux ou internationaux, sauf celui organisé pour le barrage de Génissiat sur le Rhône, concours remporté par son maître Laprade en 1938. Malgré tout, Le Même jouit d'une notoriété bien établie. En sont la preuve les nombreux articles consacrés à l'architecte et à ses œuvres essentiellement dans les revues professionnelles mais parfois dans quelques publications destinées au grand public. (fig. 6)

Une mémoire préservée

En 1992, Henry Jacques Le Même (décédé en 1997) faisait don de ses archives aux Archives nationales. Après avoir été recueillies par l'Institut français d'architecture, où elles ont fait l'objet d'un pré-inventaire, elles ont rejoint les collections du Centre d'archives d'architecture en Savoie et sont désormais mises à la disposition du public aux Archives départementales de Haute-Savoie. Le fonds, d'une importance matérielle de 112 mètres linéaires, se compose de pièces personnelles et de dossiers d'affaires (plus de mille). Il couvre une très longue période s'étendant de 1919 (avant l'installation de Le Même à Megève) à 1995 (à la veille du décès de l'architecte).

Il convient de souligner la richesse de ce fonds renfermant de très nombreux dessins et regroupant l'ensemble de l'œuvre d'un architecte qui fut l'un des pionniers de l'architecture en montagne, mais qui fut également auteur de nombreux programmes publics et privés, d'abord dans le Sud-Est et ensuite dans toute la France. La personnalité multiple de Le Même apparaît



DELORME Franck. *Architectures de Henry Jacques Le Même. Répertoire des archives de l'architecte.* Chambéry et Annecy, Centre d'archives d'architecture en Savoie, Archives départementales de Haute-Savoie, 2005, 362 p. (disponible à la vente).

Fig. 4. *Façade sud du sanatorium Martel-de-Janville au Plateau d'Assy, Passy. Photographie non datée (ADHS, fonds Le Même, 142 J 1025).*

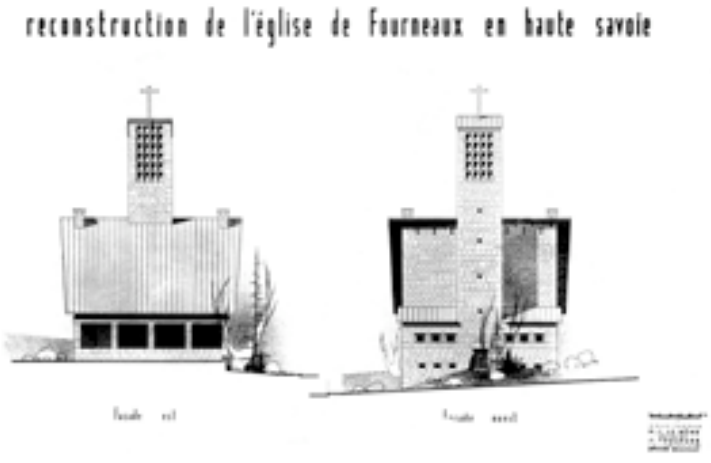


Fig. 5. *Elévations des façades Est et Ouest de l'église de Fourneaux, Savoie. Planche de présentation non datée (ADHS, fonds Le Même, 142 J 1854).*

parfaitement au travers de ses archives. Le Même était un « perpétuel inventeur » comme l'avait qualifié en son temps Albert Laprade. Il faisait partie de ces hommes de l'art « complets », à la fois architecte, urbaniste, ensemblier, décorateur… L'intérêt et la beauté des archives rendaient nécessaire la publication d'un ouvrage. C'est chose faite avec la parution du répertoire des archives. L'ouvrage s'accompagne de textes critiques nécessaires pour mettre en perspective à la fois l'architecte, sa carrière et ses œuvres. L'inventaire est également doté de nombreuses illustrations car le discours sur l'architecture et ses protagonistes ne peut se passer d'une démonstration sur les objets. Ce répertoire vient rejoindre les livres déjà publiés sur Le Même, confirmant ainsi la place prépondérante qu'il a pris dans l'histoire de l'architecture moderne en Savoie et, plus largement, en France.[7]

La préservation et la conservation des archives sont utiles à un moment où les architectures originelles et originales disparaissent sous le double coup de l'urbanisation et de l'embellissement des stations (pour Megève) ou sont menacées par la désaffection et l'abandon (sanatoriums du plateau d'Assy). On a déjà pu le constater pour Courchevel à travers les archives de l'Atelier d'architecture en montagne.[8] Certaines constructions de Le Même à Megève ont déjà disparu. Les sanatoriums du Plateau d'Assy traversent un moment d'incertitude quant à leur devenir. Heureusement, la prise de conscience s'étend peu à peu. La mise en place, par le ministère de la Culture et ses directions régionales, d'un label pour distinguer le Patrimoine architectural du XXe siècle, participe de cette éducation des sensibilités. Plusieurs réalisations de Le Même se sont déjà vu décerné ce label. Il faut espérer que cette reconnaissance officielle soit le prélude à une meilleure connaissance de l'architecture moderne en montagne.

Franck Delorme

Fig. 6. *Perspective de la façade principale du chalet de M. René Piquard à Megève. 11 janvier 1941 (ADHS, fonds Le Même, 142 J 1268).*

1. Jean Louis Pascal (1837-1920), Grand Prix de Rome en 1866, auteur de la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux (1880-1888) et de la salle des périodiques de la Bibliothèque Nationale. L'atelier de Pascal à l'Ecole des Beaux-Arts est traditionnellement celui que choisissent les Nantais et les Suisses.

2. Emile Jacques Ruhlmann (1879-1933), décorateur ensemblier, créateur de nombreuses pièces de mobilier et d'intérieur. Il influence beaucoup les arts décoratifs de son époque, mais également les architectes. Il signe, avec son ami Pierre Patout, l'hôtel du Collectionneur à l'Exposition des arts décoratifs de 1925 à Paris, la surélévation de ses bureaux rue de Lisbonne (1926) et de ses ateliers rue d'Ouessant (1927), l'hôtel particulier (1927-1928) de M. Ducharne rue Albéric-Magnard, à Paris.

3. Pierre Patout (1879-1965), architecte. Il construit les bureaux et laboratoires de l'industriel Gabriel Voisin à Paris en 1919 et son hôtel particulier à Boulogne-Billancourt en 1923. Il est l'auteur de plusieurs bâtiments à l'Exposition des arts décoratifs en 1925 : hôtel particulier d'un collectionneur, pavillon de la manufacture de Sèvres, porte d'entrée de la Concorde… Il aménage plusieurs paquebots : Atlantique, Normandie, Ile-de-France. Il est nommé architecte en chef de la reconstruction de Tours en 1948 dont il réalise en 1954 la bibliothèque municipale. Il réalise de nombreux immeubles à Paris, villas et magasins.

4. Emmanuel Pontrémoli (1865-1956) architecte, Grand Prix de Rome en 1890, nommé professeur et chef d'atelier à l'Ecole des Beaux-Arts, il en devient directeur en 1934. Il fut architecte en chef de l'Observatoire et du Muséum d'histoire naturelle à Paris. Il est l'auteur notamment de la célèbre villa d'inspiration grecque Kerylos à Beaulieu-sur-Mer (1909-1911) pour l'archéologue Théodore Reinach, député de la Savoie, de la synagogue de Boulogne-Billancourt (1911), de l'Institut de paléontologie de Paris (1910-1914).

5. Albert Laprade. « L'architecture dans nos provinces françaises. L'œuvre de M. Le Même, à Megève (Haute-Savoie) ». *L'Architecture*, vol. XLVI, n°2, p. 56.

6. Hippolyte (dit Pol) Abraham (1891-1966) architecte. Auteur du collège Montmorency à Paris (1930-1932), de nombreuses villas sur la côte bretonne (villa Collignon 1925, maison Abraham 1926, magasin Ramona 1926 à Sables-d'Or-les-Pins ; villa La Sablière 1925, villa Miramar 1927, villa Les Pommiers 1927 à Val-André), d'immeubles à Paris (immeuble 28 boulevard Raspail en 1933), et d'immeubles à Orléans dans le cadre du chantier expérimental de la première reconstruction dont il est architecte en chef.

7. Very Françoise et Saddy Pierre. *Henry Jacques Le Même, architecte à Megève.* Liège : Pierre Mardaga, 1988, 239 p.
Culot Maurice et Lambrichs Anne. *Megève 1925-1950. Architectures d'Henry Jacques Le Même.* Paris : IFA, éditions Norma, 1999, 238 p.

8. Delome Franck. *Atelier d'architecture en montagne. Répertoire numérique détaillé des archives de l'agence. Sous-série 6 J (1945-1985).* Chambéry, Centre d'archives d'architecture en Savoie, Archives départementales de Savoie, 2001, 206 p. (ouvrage disponible à la vente, se renseigner auprès des Archives départementales de Savoie).

Patrimoine et développement durable

La notion de développement durable s'ancre de plus en plus dans notre quotidien. Partant de l'idée simple de la préservation de notre planète pour la léguer dans les meilleures conditions aux générations futures, le développement durable débouche sur une conception de notre société qui va influer de manière certaine sur nos façons de construire aujourd'hui et par voie de conséquence sur le patrimoine de demain.

Le développement durable, un enjeu pour demain

En la matière, deux phénomènes sont privilégiés qui, tant au niveau « biologique » qu'humain, constituent des signaux d'alarme à ce sujet.

Le réchauffement planétaire

Il constitue un signal de synthèse. Emissions de gaz à effet de serre, dénaturation des biotopes, déforestation, déplacements des individus, choix énergétiques, fonte des glaciers, variations du niveau des mers, modalités des activités économiques, industrielles et agricoles, ont des répercussions locales mais participent aussi au réchauffement planétaire dont les effets non mesurables pour l'instant sont inquitétants sans aucun doute.

En conséquence, des mesures sont envisagées. La Charte de l'environnement versée à la Constitution française en 2005 ébauche une vision « responsabilisante » aux conséquences avérées sur la construction et la restauration.

Les dérèglements sociaux

Ils sont aussi présentés en lien avec une dégradation de l'environnement. Les bâtiments massifs édifiés après la Seconde guerre mondiale présentent des limites en termes de lien social, de qualité de la vie; les lotissements contemporains, gourmands en espace, sont pointés du doigt du fait de leur impact sur le paysage, les déplacements, les économies d'énergie, la voirie, les relations sociales.

La loi SRU, issue des réflexions du législateur à ce sujet, constitue également un nouveau modus operandi en matière de construction et d'urbanisme.

Le patrimoine valeur refuge

Face à ces tendances, le patrimoine apparaît comme un élément de stabilité sociale. Valeur refuge parfois, valeur artistique, financière, il incarne surtout le témoignage d'un passé dont notre présent est pétri, un élément identitaire fort. Ce patrimoine, quel qu'il soit, est le fruit d'une adaptation des hommes à un contexte environnemental, social, économique, scientifique et culturel précis.

Il peut en résulter une inadéquation partielle de ces bâtiments avec les préoccupations contemporaines en matière de développement durable. Il va de soi alors de faire de la cohabitation de ces deux dimensions l'enjeu du XXIe siècle.

A suivre…

Cédrik Valet

La Charte de l'environnement de 2004 prévoit entre autres que chacun a le droit de vivre dans un environnement équilibré et respectueux de la santé; que toute personne a le devoir de prendre part à la préservation et à l'amélioration de l'environnement; que les politiques publiques doivent promouvoir un développement durable. À cet effet, elles concilient la protection et la mise en valeur de l'environnement, le développement économique et le progrès social.

Maison d'habitation – Patey architectes. L'encastrement dans la pente limite les déperditions thermiques et permet des économies d'énergie ; quant au toit terrasse végétalisé, il autorise le stationnement de véhicules tout en participant néanmoins à la discrétion du bâtiment et à une gestion saine des eaux pluviales.

Ferme Piolat, Cessens : l'homme s'est toujours préoccupé de pérenniser son patrimoine. Dans le cas de cette ferme, la mixité des matériaux illustre la diversité des réponses apportées au fil des époques.

Maisons d'habitation – Vidal architecte. Sur deux parcelles reconfigurées, les voiries sont minimisées, la densité augmente par rapport au lotissements « habituels », l'absence de haies souligne celle de vis-à-vis. Ces cinq maisons bio-climatiques sont par ailleurs économes en énergie.

Le Muséobar à Modane

de la Belle époque aux Années folles

Situé face à la gare, dans l'ancien cinéma Vox, *le Muséobar* a été inauguré le 2 juin 2006. Cet espace muséographique s'attache à présenter, dans un cadre original, l'histoire de la société modanaise, du percement du tunnel du Fréjus à la Grande Crise. Porté par la commune de Modane, le projet a bénéficié pour sa réalisation, du soutien financier, scientifique et technique du Conseil général de la Savoie, en partenariat avec l'Europe, l'État et la Région Rhône-Alpes. Le décor reconstitué des quatre cafés imaginés par la scénographe propose une lecture des quartiers de la ville, selon les thématiques de la mixité franco-italienne, de la gare internationale, de la frontière et des garnisons, de la prospérité économique. Les ambiances sonores des cafés, les musiques des pianos, les démonstrations de danses, les grandes fresques peintes, y recréent l'atmosphère de l'époque, alors que des photographies, des vidéos, des témoignages recueillis auprès de la population, en illustrent les thèmes historiques. On y suit l'entrepreneur Désiré Jorio, marchand, banquier et agent d'immigration, au son des pianos mécaniques des collections départementales, qui y ont trouvé place. Et pour rendre la visite particulièrement agréable, un espace est aménagé avec tables et chaises, au cœur du Muséobar, pour justement, passer commande et prendre un verre !

Jean-François Laurenceau

Piano mécanique Jorio, collections départementales.

Muséobar ***Les cafés de la Traversée des Alpes 1880-1935***
www.museobar.com
info@museobar.com
Tél. 04 79 59 64 23
ouvert 9h30-12h et 15h-18h30
fermé le lundi,
mardi et dimanche matin

L'Arche d'Oé

la nouvelle Maison du Patrimoine d'Aussois

L'Arche d'Oé
7 rue de l'église
73500 Aussois
Tél. 04 79 20 49 57
arche-doe@aussois.com
www.aussois.com
accueil Katia Murano

Inaugurée les 23 et 24 juin dernier, *L'Arche d'Oé* – « Oé » signifiant « Aussois » en patois –, après avoir rassemblé tous ses trésors, embarque ses premiers visiteurs. L'origine du projet remonte à la fin des années 80, lorsque quelques habitants du village s'émurent de voir disparaître progressivement leur patrimoine. Alors que de nombreux objets sont vendus aux brocanteurs de la région ou finissent tristement leur vie de labeur à la décharge, une poignée d'aussoyens récolte, répare, puis expose ses découvertes dans un local du village. L'exposition devait durer une journée, puis une saison, face à son succès, elle aura finalement perdurée 14 ans… À partir de 1992, une vingtaine de bénévoles, organisés en association, accueillent le public et font partager l'amour de leur village, sous la conduite de leur présidente Odette Chardonnet.

Mais en 1997, face à l'exiguïté du local d'exposition, se présente l'opportunité pour la commune d'acquérir une maison traditionnelle en plein cœur du village. Par l'unique porte pénètrent hommes et bêtes. Le « poër », double rampe conduisant simultanément à la grange, à l'étable et à l'habitation, est une particularité architecturale aussoyenne. Bien plus que le simple déménagement envisagé au départ, ce nouveau toit est l'occasion de développer un véritable projet muséographique, répondant à des préoccupations scientifiques et ethnographiques sérieuses. Mené avec le concours de la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie, le projet est piloté par la Commune d'Aussois, maître d'ouvrage et l'association. Le contenu scénographique est confié à l'Atelier des Charrons de Saint-Étienne. Au-delà de l'intérêt pour le public de découvrir un habitat traditionnel, *L'Arche d'Oé* est l'occasion pour le visiteur de partager la vie d'une communauté montagnarde, de ses origines agro-pastorales à son développement touristique actuel. Les habitants, très investis dans le projet ont joué le jeu. Plus de 50 d'entre eux ont témoigné derrière la caméra de leur vie actuelle ou de leur vie passée. Aussi, l'arche est une invitation à la « rencontre » des aussoyens. Qui mieux que les habitants pouvaient faire découvrir ce village ? Cette implication du terrain confère à cette Maison du Patrimoine, un caractère vivant et interactif pour le public, avec plein de jeux pour les enfants, mais assure aussi l'attachement des habitants à leur nouveau musée. Une salle « Aussois aujourd'hui » leur a même été consacrée, chaque association et chaque corps de métier ayant déposé un objet représentant son activité.

Un emploi a été créé pour accueillir le public et assurer la bonne marche de cette nouvelle maison du patrimoine. L'association continuera à l'épauler car les groupes constitués d'enfants ou autres s'annoncent déjà nombreux et tous souhaitent que perdure la convivialité déjà bien instaurée avec nos visiteurs.

Karine Mandray

Patrimoine et création

deux nouvelles œuvres au Parc de sculptures contemporaines de la Chartreuse de Mélan

Le Parc de sculptures monumentales de la Chartreuse de Mélan a pour but de rassembler en un lieu patrimonial et environnemental fort, quelques unes des tendances de l'expression contemporaine en sollicitant la démarche créative des artistes.
Certaines des œuvres déjà installées évoquent le lien avec l'histoire du lieu ou jouent par leur matériau avec l'environnement, créant ainsi un dialogue entre l'histoire ancienne et la sensibilité moderne.
La colonne lumineuse d'Alain Sagaert *C'était demain…*, commandée en 2005 et installée au début de l'été 2006, placée comme un signal à l'entrée du Parc, pose la question de la relation entre passé et avenir. L'ensemble de l'installation, réalisé dans une matière réfléchissante, permet de retenir les éléments environnants – architecture de la Chartreuse, paysage, ciel, visiteurs – sous forme de fragments.

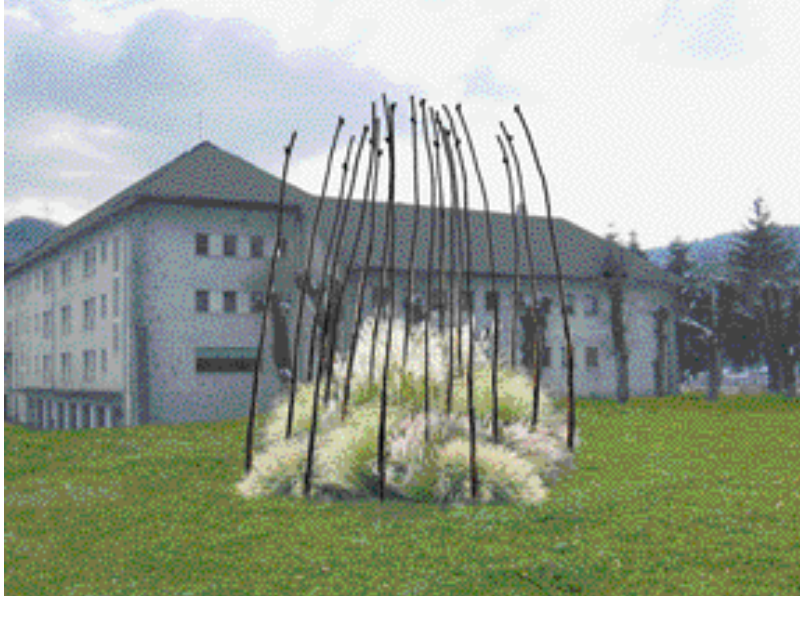
Alain Sagaert, C'était demain… *(détail), 2005-2006. Inox poli miroir, altuglas teinté, néons. Commande du Département de la Haute-Savoie, 2005. © CGHS / Alain Livache.*

Une sculpture mémoire à la Chartreuse de Mélan

En 2006, Le Département de la Haute-Savoie, en partenariat avec l'Association des Anciens Élèves et Amis de Mélan, a organisé un concours pour la réalisation d'une œuvre de mémoire. Cette œuvre devait respecter l'orientation artistique du Parc de sculptures, mais aussi évoquer l'orphelinat, détruit par un incendie en 1967 qui coûta la vie à 18 enfants.

Le comité de sélection de cette œuvre, formé d'élus, de représentants des institutions, de personnalités spécialisées dans le patrimoine ou l'art contemporain, ainsi que des associations locales, a examiné plus de quarante projets présentant une certaine diversité dans les concepts, les matériaux, le langage et le style, parfois dans leur degré d'élaboration… Le choix du comité de sélection s'est finalement porté sur le projet de Régine Raphoz, *Mes'anges*, sculpture installation associant un buisson de 18 perches de bronze surmontées chacune d'un oiseau « grandeur nature » (une mésange), à un massif végétal formé de diverses graminées.
Au-delà du caractère mémoriel de l'installation, qui évoque à travers ces oiseaux tous différents chacun des enfants disparus, l'œuvre s'inscrit dans la tradition du *Land'Art* et souhaite appeler au vivant en créant un petit biotope.
Régine Raphoz fait aussi le pari d'attirer sur l'œuvre des oiseaux vivants, en introduisant dans le massif les plantes qui donnent *« des graines dont raffolent les oiseaux »*.
Le projet de Régine Raphoz, déjà connue dans la région pour ses travaux issus du monde végétal a séduit le comité par sa clarté symbolique et son élégance formelle. Evoluant au gré des saisons, jouant avec le climat, la lumière et le vent, l'œuvre laisse présager une intégration parfaite dans le site.
« Planter nous garde d'une certaine inconséquence, planter, c'est faire un pacte, c'est offrir et gagner en retour un lien indéfectible, c'est introduire un mouvement de vie qui nous dépasse et nous prolonge. » Régine Raphoz

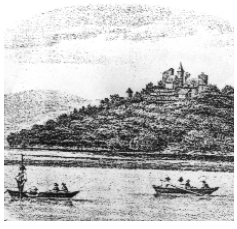
Corinne Chorier
& Audrey Chaussepied-Roquais



Régine Raphoz, Mes'anges. Bronze et graminées. Commande du Département de la Haute-Savoie, 2006. Photomontage Patricia Dupont.

Il y a 150 ans, dans les lacs de Savoie

Les premières découvertes archéologiques



Pêche lacustre à Châtillon, *lithographie Joseph Perrin*.

A l'origine

L'hiver de 1853-1854, particulièrement long et froid en Suisse, entraîna une baisse exceptionnelle du niveau des lacs. Au bord du lac de Zürich, sont alors repérés des centaines de pieux de bois sortant de la vase, accompagnés de nombreux objets gisant alentour.

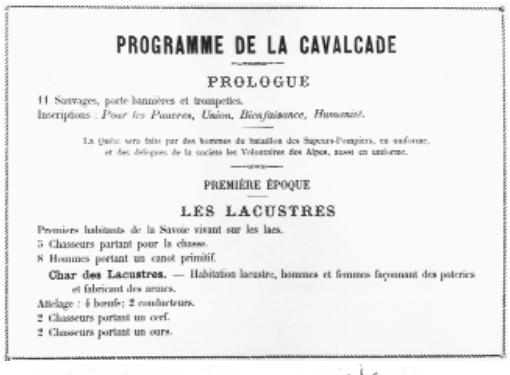
Alerté, Ferdinand Keller, préhistorien, reconnaîtra vite l'ancienneté des trouvailles et mènera des prospections dans d'autres lacs.

Des découvertes abondantes, des objets bien conservés et de grand intérêt, donnent naissance à un engouement extraordinaire pour les « antiquités lacustres ».

Le terme de *palafittes* (*palafitta*, pilotis en italien) va désormais désigner ces habitats des bords de lac dont la présence de pilotis révèle l'existence et permet de les repérer.

Il y a 150 ans, le 29 août 1856, lors d'une séance de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Savoie qui se tenait à Annecy, F. Troyon, conservateur du musée de Lausanne, émit l'hypothèse de l'existence de vestiges d'habitations dans les lacs de Savoie comme dans les lacs suisses.

Aussitôt entreprises dans le lac d'Annecy, les recherches couronnées de succès donnent lieu aux premières découvertes. La même année, des observations semblables sont faites au bord du lac du Bourget et des pilotis sont signalés à Grésine.



PROGRAMME DE LA CAVALCADE

PROLOGUE

11 Sauvages, porte-bannières et trompettes.
Inscriptions : *Pour les Pauvres, Union, Bienfaisance, Humanité.*

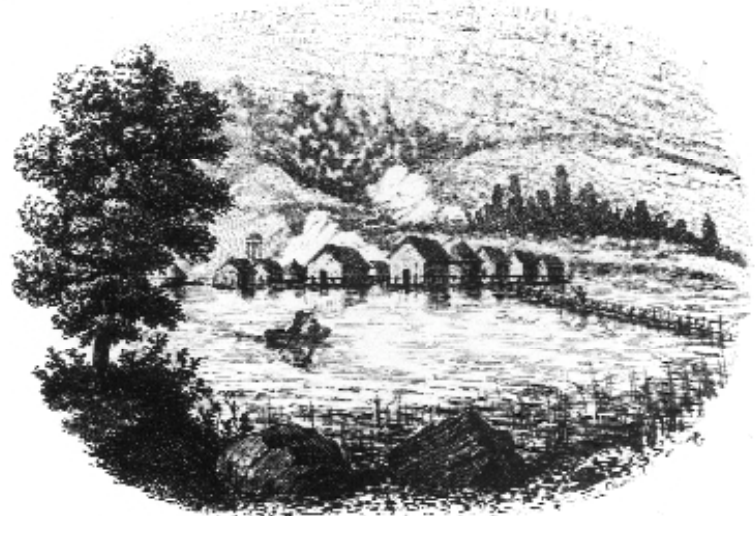
La Quête sera faite par des hommes du bataillon des Sapeurs-Pompiers, en uniforme, et des délégués de la société les Volontaires des Alpes, aussi en uniforme.

PREMIÈRE ÉPOQUE

LES LACUSTRES

Premiers habitants de la Savoie vivant sur les lacs.
5 Chasseurs partant pour la chasse.
8 Hommes portant un canot primitif.
Char des Lacustres. — Habitation lacustre, hommes et femmes façonnant des poteries et fabricant des armes.
Attelage : 4 bœufs; 2 conducteurs.
2 Chasseurs portant un cerf.
2 Chasseurs portant un ours.

Cavalcade à Chambéry, *14 juin 1886. Collection Musée-château d'Annecy.*



Vue imaginaire de la baie de Grésine, il y a 3000 ans, *lithographie Joseph Perrin*.

Le mythe des cités lacustres

Dès lors et grâce à des comparaisons ethnographiques, les vestiges sont interprétés comme ceux de cités lacustres, villages construits au-dessus de l'eau sur des plates-formes supportées par des pilotis plantés au fond des lacs.

En effet, F. Keller soumet cette interprétation dès 1854 dans son ouvrage « Les palafittes celtiques des lacs suisses » en comparant les vestiges des lacs alpins aux habitations de Nouvelle-Calédonie telles que l'expédition de Dumont-d'Urville avait permis de les observer et de les représenter.

Cette interprétation a été pérennisée par de nombreux peintres et maquettistes, passionnés par cet aspect de l'histoire dont ils donnent une vision idyllique en représentant les habitats et leurs occupants lacustres.

Mais, le mythe sera mis à mal, plus tard, avec le perfectionnement des moyens de la recherche archéologique qui mettra en évidence les variations du niveau des lacs et l'implantation de stations littorales.

Les premières recherches au XIXe siècle

Après les premières découvertes, la mode des « Antiquités lacustres » va entraîner la « pêche » par dragage et la récupération d'un très grand nombre d'objets.

Des recherches ont lieu dans tous les lacs avec L. Rabut, A. Perrin, L. Costa de Beauregard pour le lac du Bourget, L. Schaudel et le Baron Blanc pour le lac d'Aiguebelette, L. Revon, C. Marteaux pour le lac d'Annecy, F.A. Forel, F. Thioly et F. Troyon pour la rive française du lac Léman, pour ne citer que les principales personnalités.

Les sociétés savantes, à l'image de la Société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, et les musées font aussi effectuer des explorations.

Des milliers d'objets, outils, céramiques, parures… ont ainsi été mis au jour et sont venus constituer des fonds importants dans les musées alpins, à l'image du musée savoisien de Chambéry. Il conserve plus de 6000 objets provenant des

fouilles du XIXe siècle dans le lac du Bourget qui ont fait sa renommée internationale auprès des préhistoriens. Mais à côté de ces premiers « archéologues » animés par le souci de connaître le passé ancien, nombre de pêcheurs organisent des « pêches aux antiquités lacustres » ou vendent aux touristes l'été ce qu'ils ont récolté pendant l'hiver.

Les outils des recherches

Jusque vers 1880 environ, période d'intense activité, les recherches lacustres s'effectuaient à partir de barques de pêcheurs, à l'aide de dragues et de pinces spécialement conçues à cet effet.
Cependant, aucun relevé topographique, aucune observation stratigraphique n'ont été faits et nombre d'informations précieuses ont été perdues. De même, on ne savait pas traiter les objets en matière organique (bois, cuir, tissus, végétaux…) qui avaient été jusque-là bien conservés dans le sédiment lacustre à l'abri de l'oxygène et beaucoup disparurent.
Dès 1863, un essai de plongée en scaphandre autonome eut lieu, mais les résultats ne s'étant pas révélés très probants, cette technique fut abandonnée.

A la fin du XIXe et au début du XXe siècle

Les recherches se ralentissent. Le quatrième Congrès Préhistorique de France est cependant organisé à Chambéry « au voisinage de laquelle se trouvent des vestiges de cités lacustres de première importance, en particulier celles du lac du Bourget et du lac d'Aiguebelette ». Une « pêche » est organisée et les objets récupérés sont distribués aux participants !
En 1921, H. Müller découvre la station néolithique du lac de Paladru en Isère à l'occasion d'un hiver rude et sec qui entraîna une baisse exceptionnelle des eaux.

Le renouveau de la recherche

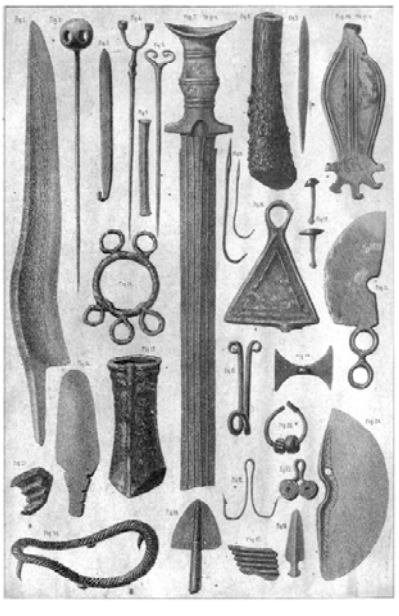
C'est grâce aux avancées de la plongée en scaphandre autonome que la recherche lacustre va prendre un nouvel essor. En effet, il est alors possible d'aller sous l'eau, d'observer en direct et d'effectuer de véritables fouilles et non plus de simples ramassages.

Laurent Rabut (1825-1890). Coll. Musée savoisien.

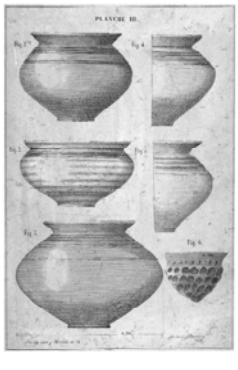
A partir de 1954 et jusqu'en 1972, R. Laurent et ses collaborateurs vont entreprendre l'étude de quelques sites immergés, en les topographiant, dans les lacs d'Annecy, du Bourget et d'Aiguebelette.
Ils mettent au point des techniques qui vont se perfectionner durant la fin du XXe siècle.
A. Bocquet et ses collaborateurs, qui fouillent le site néolithique des Baigneurs à Charavines, dans le lac de Paladru, adaptent et développent les techniques de fouille subaquatiques ; Charavines devient un chantier-école.
Grâce à ces travaux, une nouvelle étape est franchie avec la création en 1980 du Centre national de recherches archéologiques subaquatiques (CNRAS), à Annecy sous la direction d'A. Bocquet.

Françoise Ballet

Le saut de la pucelle, *lithographie Joseph Perrin.*



Planches extraites de « Études préhistoriques sur la Savoie spécialement à l'époque lacustre (Âge de Bronze) », *André Perrin, Chambéry, 1870. Coll. Musée savoisien.*



Lac du Bourget (Savoie) – Pêche lacustre, *IVe Congrès préhistorique de France – Chambéry, 1908. Carte postale. Coll. départementales.*

Exposition « Secrets de lacs, 150 ans d'archéologie dans les lacs alpins »

L'exposition dévoile au grand jour l'aventure humaine, technique et scientifique de l'archéologie lacustre, du romantisme des premières découvertes à l'inventaire systématique des travaux contemporains.

• **Exposition du 13 juillet au 13 novembre 2006 au Musée-Château d'Annecy.**

Jusqu'au 30 septembre, ouvert tous les jours de 10h30 à 18h00.
Du 1er octobre au 13 novembre ouvert tous les jours, sauf mardi, de 10h à 12h et de 14h à 17h [fermé le 1er octobre et le 11 novembre].
Diverses animations sont prévues.
Renseignements
Musée-Château
04 50 33 87 30
musees@agglo-annecy.fr

L'exposition sera ensuite présentée au **du 15 décembre 2006 au 15 mars 2007 au Musée savoisien à Chambéry**
Renseignements
Musée savoisien
04 79 33 44- 48
musees@mairie-chambery.fr

Recherches archéologiques récentes

dans les lacs de Savoie

Fig. 3. Figurine anthropomorphe masculine en argile modelée (hauteur 83 mm) mise au jour sur le site d'habitat de l'âge du Bronze final de Chindrieux, Châtillon (IXe siècle avant J.-C.).

L'état de la question

Malgré les travaux des précurseurs, la connaissance des sites littoraux savoyards s'est longtemps cantonnée aux récoltes, aussi fructueuses que désordonnées, de la deuxième moitié du XIXe siècle. Puis des reconnaissances en plongée et des prélèvements de pilotis destinés aux datations ont précisé les premiers inventaires. Ainsi, en 1976 à l'occasion du IXe Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (UISPP), A. Bocquet donnait la liste d'une quarantaine de gisements recensés dans les lacs alpins français. Pour le Bourget, douze gisements y étaient localisés (Néolithique 3, Bronze 7, Antiquité 1, âge indéterminé 1). A cette époque cependant, rares étaient les sites pour lesquels des observations stratigraphiques avaient été réalisées.

Une mise à jour nécessaire de la documentation

A partir de 1980, suite à la mise en place du Centre National de Recherches Archéologiques Subaquatiques (CNRAS) qui deviendra en 1996 le Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines (DRASSM), les recherches sous-lacustres régionales vont s'intensifier (figure 1 et figure 2). Dans le cadre de ses missions pour les eaux intérieures, cet organisme du Ministère de la Culture et de la Communication implanté à Annecy entreprend, avec l'aide ponctuelle de rares équipes bénévoles (notamment l'Association pour la Recherche et l'Étude des Occupations Littorales Lacustres et le Centre d'Archéologie Lacustre d'Aix en Savoie qui continue ses prospections ponctuelles), de revisiter les gisements anciennement identifiés. Au cours de ces opérations, le recours systématique à des moyens de datations absolues des sédiments et des vestiges, par le radiocarbone ou la dendrochronologie, permettra la constitution d'un premier cadre géographique, chronologique et environnemental précis des occupations littorales de nos régions (figure 3).

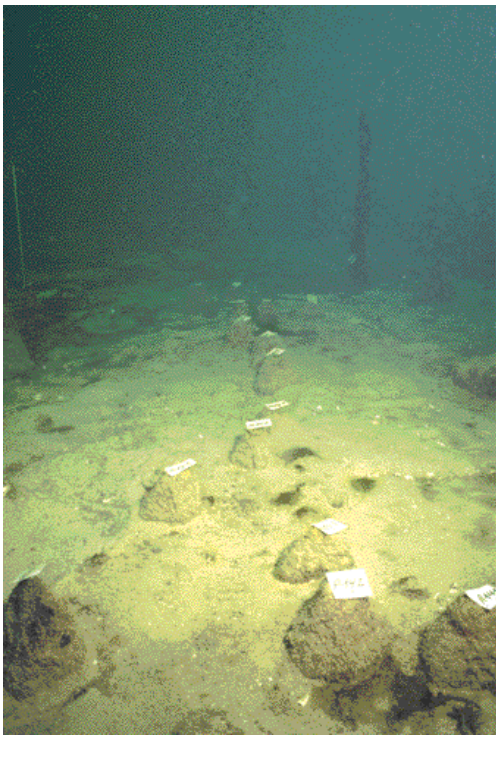


Fig 1. Vue subaquatique de pilotis et de piquets de l'âge du Bronze formant palissades à Tresserve, Les Fiollets, lac du Bourget, Savoie (habitat immergé de l'âge du Bronze).

L'inventaire des gisements immergés

Des sondages ayant démontré le décalage entre des données bibliographiques qui mentionnaient des gisements détruits et des observations de terrain qui mettaient en évidence des niveaux préservés, il importait d'actualiser notre documentation. La carte archéologique de la rive française du Léman (de 1995 à 1997), des lacs d'Aiguebelette (en 1998), du Bourget (en 1999 et 2000) et d'Annecy (en 2001) a donc été réalisée (responsable André Marguet). Le littoral des quarante et une communes riveraines des lacs subalpins a ainsi été systématiquement prospecté (distance parcourue : 151,8 km). Pas moins de quarante-sept gisements du Néolithique (Aiguebelette 4, Bourget 9, Léman 22, Annecy 12) et quarante-quatre de l'âge du Bronze (Aiguebelette 2, Bourget 19, Léman 13, Annecy 10) ont été recensés. Toutes périodes confondues, on compte cent quarante-neuf gisements d'importance très inégale : gisements érodés seulement signalés par quelques matériaux pondéreux ; groupes de piquets d'aménagements des berges dont la fonction n'est pas toujours déterminée ; structures isolées de piquets organisés ou vastes champs de pilotis sur des habitats ; etc. Si les périodes classiquement mises en évidence (Néolithique final 34 emplacements et Bronze final 40) sont les plus fréquemment rencontrées, il faut noter la confirmation des installations pour le Néolithique moyen et pour le Bronze ancien mais aussi l'identification de vestiges de l'âge du Fer que les inventaires anciens ne supposaient pas.

Par ailleurs, une démarche volontariste d'analyses soutenue par les collectivités territoriales a permis l'acquisition des référentiels (1166 bois ont été prélevés ; 345 carottes sédimentaires ont été décrites). En s'appuyant sur l'échantillonnage de pilotis pour la constitution d'un calendrier dendrochronologique inexistant il y a une vingtaine d'années, l'inventaire actualisé des gisements aujourd'hui immergés permet de mieux comprendre les périodes d'installation de ces habitats. On dispose donc de cartes d'implantation de ces gisements et de tableaux chronologiques pour chacun des plans d'eau.

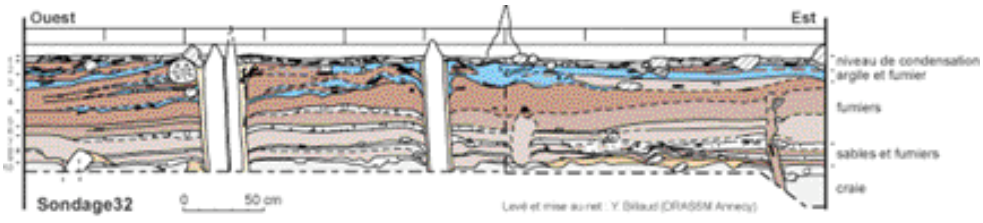


Fig. 5. Stratigraphie simplifiée des niveaux organiques préservés sur le gisement Bronze final de Tresserve, Le Saut-de-la-Pucelle, sondage 32, lac du Bourget, Savoie. Relevé et mise au net Yves Billaud, DRASSM Annecy.

Fig. 2. Vue subaquatique d'une meule à céréales de type « va et vient » découverte sur le site d'habitat de l'âge du Bronze de Tresserve, Les Fiollets, lac du Bourget, Savoie (IXe siècle avant J.-C.).

L'évaluation des vestiges d'habitats

Au-delà de cet inventaire, certains sites font l'objet d'investigations plus poussées. Elles sont réalisées, depuis 1996, dans le cadre d'un programme d'évaluation des grandes stations de l'âge du Bronze final du lac du Bourget (responsable Yves Billaud). A ce jour, les gisements de Grésine-Est et de Grésine-Ouest à Brison-Saint-Innocent et du Saut-de-la-Pucelle à Tresserve sont concernés par ces caractérisations (figure 4). Les emprises y sont précisées, notamment la situation topographique des implantations, la répartition spatiale des pilotis, la délimitation des niveaux organiques préservés. Contrairement à ce qui était encore admis à la fin des années 1970, les séquences sédimentaires non perturbées y sont très importantes. Dans la baie de Grésine, l'évaluation de deux villages contemporains distants d'à peine 300 m a pu être faite. À Grésine-Est comme à Grésine-Ouest, les levés bathymétriques des fonds montrent des anomalies topographiques où des pieux sont apparents sur près de 6000 et 14000 m². Les carottages ont mis en évidence des niveaux organiques préservés : fumiers épais de 10 à 30 cm sur près de 2500 m² à Grésine-Est et pouvant atteindre une épaisseur de 50 cm sur environ 5000 m² à Grésine-Ouest. A Tresserve, Le Saut-de-la-Pucelle, outre l'opération préventive menée sur 2,8 ha préalablement à la modification du rivage, des sondages de 2 à 10 m² ont permis d'observer les stratigraphies (ici, les indices de couches s'étendent sur près de 13000 m²) (figure 5). Sur ce gisement également, la bonne conservation de niveaux archéologiques (parfois préservés sur 60 cm d'épaisseur) permet l'acquisition d'une indispensable documentation (enrichissement des référentiels dendrochronologiques, observations directes des séquences sédimentaires, obtention du corpus typologique bien calé en stratigraphie et en datation absolue).

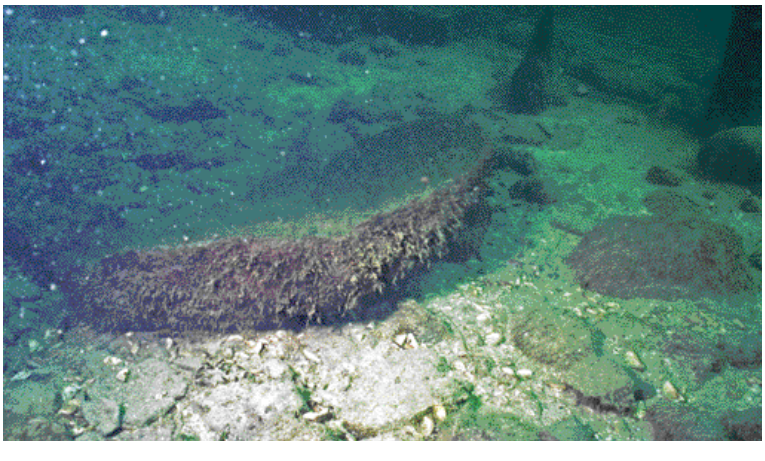
Ces sites recèlent un fort potentiel pour la compréhension de l'habitat de la fin de l'âge du Bronze, en particulier par l'estimation des durées d'occupation et la définition des contextes sédimentaires et chronotypologiques. Dans le cadre de ce programme, il reste à compléter maintenant les données sur Chindrieux, Châtillon pour disposer d'un état des lieux précis pour les grandes stations du lac du Bourget (une première opération y sera menée durant l'été 2006).

Conclusion et perspectives

Les habitats littoraux savoyards comptent parmi les sites importants pour notre connaissance du peuplement préhistorique savoyard et pour la compréhension de l'occupation de notre territoire.

En terme de conservation des gisements, les observations récentes nous obligent à reconsidérer les anciens bilans. Il y a encore une trentaine d'années, certaines stations étaient décrites comme bouleversées. La prospection systématique et la délimitation des sites nous ont permis d'en évaluer l'énorme potentiel. Cette vision nouvelle révèle aussi l'intérêt que représente l'étude systématique de ces vestiges et autorise maintenant une primordiale hiérarchisation des gisements. Ils appellent la mise en place d'une politique spécifique et concertée d'aménagement, de protection et de mise en valeur qui devrait pouvoir rassembler de nombreux partenaires.

Yves Billaud & André Marguet



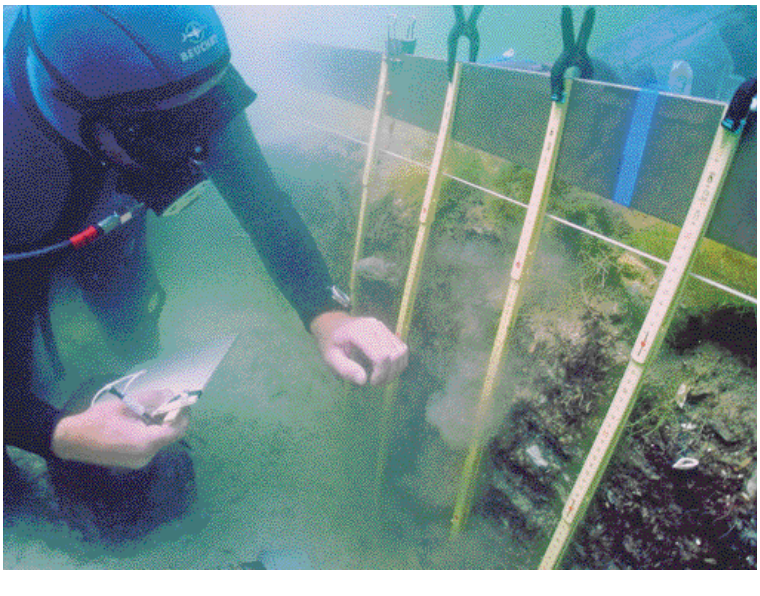


Fig. 4. Vue subaquatique montrant un archéologue-plongeur qui procède au levé stratigraphique dans l'un des sondages à Tresserve, Le Saut-de-la-Pucelle, lac du Bourget, Savoie (habitat de l'âge du Bronze final).

Des ex-voto en Savoie

à l'époque contemporaine

Cette étude a été réalisée en 2e année de master-Histoire des religions (2005), à l'Université de Savoie, sous la tutelle de Christian Sorrel, professeur d'histoire contemporaine.

S'interroger sur la pratique religieuse dont témoignent les ex-voto et établir quelques caractéristiques du corpus savoyard, tel était le point de départ de mes recherches. Cette étude a été menée à partir de l'inventaire des collections de quatre sanctuaires : Notre-Dame de Myans, Notre-Dame du Charmaix (située sur la commune de Modane), Notre-Dame de la Vie (commune de Saint-Martin-de-Belleville) et la chapelle Saint-Benoît d'Avrieux. Les données numériques recueillies offrent une matière propre à un traitement statistique. Elles permettent également de s'interroger sur l'évolution de la sensibilité religieuse au cours des XIXe et XXe siècle. Une pratique religieuse nettement plus « individuelle » et beaucoup moins rituelle a-t-elle provoqué ou entraîné une modification du geste votif ? Les termes choisis pour s'adresser au personnage divin évoluent-ils ? Quel intérêt porte-t-on actuellement aux objets votifs ?

Couronne de mariée, sanctuaire Notre-Dame-de-Myans. « Reconnaissance à Notre Dame de Myans grâce demandée le 6 août 1916 et accordée en 1918 PCFB »

Sanctuaires

Le corpus d'ex-voto, pour les quatre sanctuaires, s'élève à plus de 1 300 objets. Les plaques de marbre (823 pièces soit plus de 60 % de l'ensemble) prédominent nettement du fait de l'exceptionnelle collection conservée à Myans. Cette prédominance n'empêche pas le don votif de s'effectuer sous les formes les plus diverses : ex-voto anatomiques (138 pièces), cœurs métalliques (119 pièces), ex-voto divers (114 pièces dont des béquilles, couronnes de mariée, radiographie), broderies (58 pièces), tableaux et dessins (54 pièces), lithographies (17 pièces).

A Notre-Dame de Myans, la pratique votive n'a pas connu d'interruption (une dizaine de plaques données chaque année). L'exposition des quelques 700 plaques de marbre conservées en majorité dans l'atrium symbolise l'unité et l'égalité des chrétiens (formes et tailles variant peu). La multitude souligne les miracles attribués à la Vierge. Contrairement au sanctuaire Notre-Dame de Myans, les dons déposés dans les trois autres sanctuaires ont cessé depuis les années 1950.

La quasi-totalité de la collection de Notre-Dame de la Vie est constituée d'ex-voto peints, datés des XVIIe et XVIIIe siècles. Ils conservent une iconographie plus traditionnelle, l'image revêtant ici un caractère nettement représentatif.

L'étude des collections de Notre-Dame du Charmaix révèle la forte influence piémontaise. Celle-ci est sensible tant par la présence de pèlerins italiens lors de la fête du 8 septembre que par les dons déposés par des fidèles.

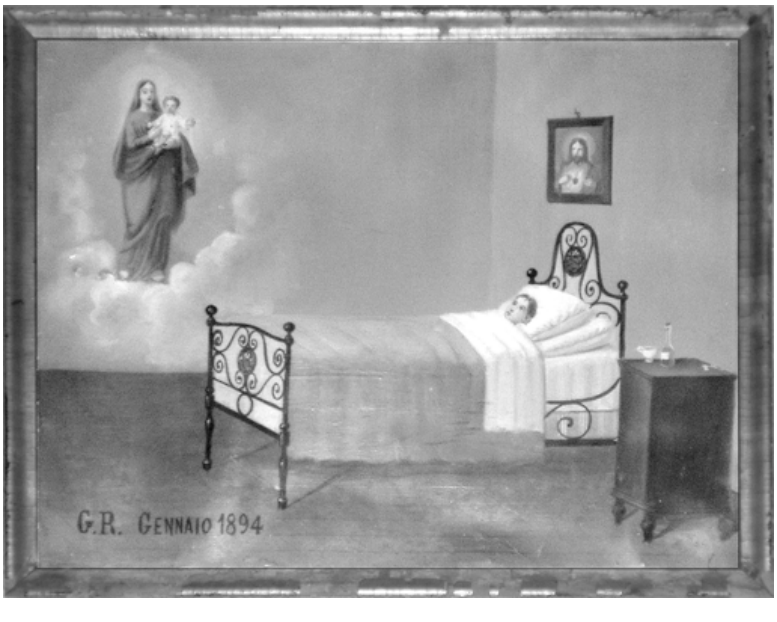
La chapelle Saint-Benoît d'Avrieux est le seul sanctuaire où l'exposition des ex-voto conserve les mêmes caractéristiques qu'à la fin du XIXe siècle. La dévotion au saint thérapeute oriente le choix du support de dévotion. Ici, contrairement aux autres sanctuaires, les ex-voto préférés sont ceux qui représentent un lien direct et concret avec la souffrance physique. Pas moins de 118 membres en cire (têtes, bras, jambes, nourrissons) témoignent de la confiance des fidèles dans les pouvoirs du saint.

Huile sur toile, h 30 x l 36 cm, presbytère de Modane. Au recto « Delbaux Adèle GR Guiglio 1898 ».

Evolutions

Une des principales caractéristiques de l'époque contemporaine marquée par l'alphabétisation croissante de la société, est la part grandissante accordée à l'écrit qui va s'imposer jusqu'à devenir le support principal de dévotion. Dès la fin du XIXe siècle, la plaque de marbre supplante tous

Huile sur toile, h 35 x l 43 cm, presbytère de Modane. Au recto « GR Gennaio 1894 ».



Ces deux tableaux appartiennent à une série d'une demi-douzaine d'œuvres manifestement apportées par des fidèles italiens (très attachés au pèlerinage de septembre au Charmaix) qui présentent de fortes similitudes dans la conception et la réalisation de la toile : support, représentation identique du mobilier et du personnage divin…

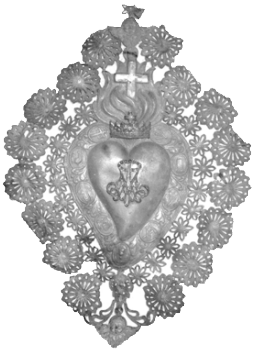
les autres supports. Ce choix était valorisé par le clergé, trouvant là un support plus raisonnable et plus en adéquation avec sa représentation du rapport au Divin.
L'emplacement dévolu aux ex-voto et le cheminement qui leur a été réservé au sein des sanctuaires illustrent la considération dont ils sont l'objet. Les prescriptions du concile Vatican II sur l'aménagement intérieur des églises ont eu des répercussions sur la place réservée aux ex-voto. Ainsi, dans les quatre sanctuaires étudiés, les ex-voto ont été éloignés de l'autel pour être installés près de l'entrée ou relégués dans les combles. Ces transferts ont occasionné pertes et destructions, car la valeur patrimoniale des ex-voto n'est devenue évidente que récemment. Les cartes postales anciennes nous permettent d'évaluer les pertes subies au cours des années.
Enfin, l'étude de certaines inscriptions votives révèle une intéressante évolution. On s'éloigne dorénavant de l'acception traditionnelle selon laquelle les dons témoignaient d'une action de grâces et venaient en remerciement pour une faveur obtenue. Désormais les formulations retenues sont celles d'une demande propitiatoire *« O Mère Marie aussi Accorde-moi de guérir mon fils (..)»* Dès lors, le don accompagne la sollicitation. Il est déposé avant l'obtention de la faveur.

Conclusion

Témoin précieux de la religiosité, les ex-voto sont aussi le reflet d'une époque et évoluent avec elle. La baisse de la pratique religieuse constatée depuis de nombreuses années en France ne semble pas avoir eu de conséquences directes sur la pratique votive. Si le don a cessé en certains lieux de culte pour se concentrer sur un nombre plus restreint de sanctuaires, il n'en demeure pas moins qu'un grand nombre de fidèles est toujours très attaché à l'intercession des saints. La Vierge incarne la médiatrice par excellence.

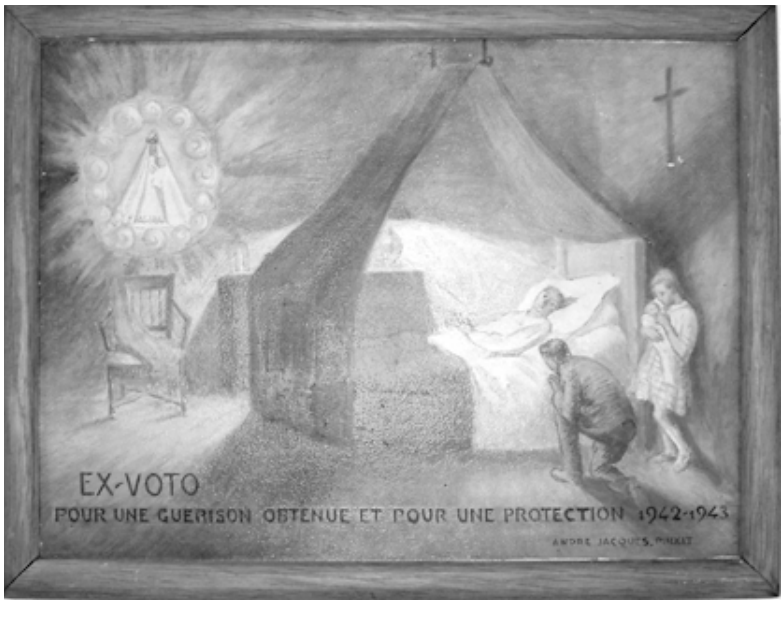
La pratique votive se manifeste également par le biais des cahiers d'intention. Alternative au dépôt d'ex-voto, les fidèles y réaffirment leur confiance en Dieu et témoignent également du besoin croissant de proximité avec la Vierge et les saints intercesseurs.
Le bilan de nos recherches a mis en exergue la diminution rapide du corpus. La fragilité des ex-voto, le peu d'études entreprises et les conditions de conservation rendent d'autant plus nécessaire la réalisation d'un inventaire exhaustif.
A partir du moment où ils étaient déposés, les ex-voto devenaient malheureusement voués à l'oubli, voire à la disparition. En effet, leur mise à l'écart n'était pas un dépôt en vue d'une meilleure préservation mais bien une relégation. Ainsi, hors de la communauté des croyants, ils perdaient leur fonction testimoniale de l'intervention divine.
Néanmoins, depuis quelques années, un changement est perceptible. Dorénavant, ce n'est plus l'aspect esthétique des ex-voto qui prévaut mais bien leur valeur historique et anthropologique. A titre d'exemple, la Commission départementale des objets mobiliers, CDOM, a fait protéger au titre des Monuments historiques ou du Répertoire départemental des ex-voto de la chapelle Saint-Benoît d'Avrieux. L'enjeu de ces protections est de sauvegarder aussi bien les objets votifs que leur présentation dans les chapelles, peu modifiée depuis la fin du XIXe siècle.

Vanessa Polaud



Cœur en tôle, presbytère de Modane.

Broderie, h 29 x l 39 cm sanctuaire Notre-Dame-de-Myans. « Reconnaissance à ND de Myans 1935 RP ».



Notre-Dame-de-la-Vie, Saint-Martin-de-Belleville, tableau h 33 x l 44 cm, huile sur carton.
Recto : « ex-voto pour une guérison obtenue et pour une protection 1942.1943 André Jacques PINXIT »
Inscription écrite au verso du tableau : « Par M. André Jacques – Conservateur des Beaux-Arts de la Savoie Chambéry. Ex-voto promis par l'Abbé Blanc Curé de Saint Martin de Belleville, si ND de la Vie guérissait sa sœur, Constance, mariée, mère de deux enfants, et considérée comme perdue au cours d'une mauvaise pneumonie en 1942. En 1943, une autre de ses sœurs, Espérance, par suite d'une hémorragie consécutive à un accouchement n'a dû la conservation de sa vie qu'à ND de la Vie à laquelle elle se recommanda à l'extrémité. L'inscription qui est au recto fait mention de la guérison (1942) et de la protection (1943). St Martin de Belleville le 8 juin 1944 Abbé G. Blanc Curé. »

La voie romaine du Val de Fier à Seyssel

Un site majeur de l'Antiquité à découvrir

Le Fier, peu avant qu'il ne se jette dans le Rhône, emprunte un profond défilé entre la Montagne des Princes (930m) et la Montagne du Gros Foug (1057m) ; cet étroit passage a été l'objet à l'époque romaine d'un aménagement audacieux et colossal – le percement d'une voie – dont il reste encore quelques vestiges depuis peu accessibles au public. Ces travaux considérables qui entraînèrent – on peut le penser – l'intervention d'ingénieurs du génie assistés d'une main-d'œuvre qualifiée et nombreuse pendant plusieurs années eurent un coût financier à la mesure de ce que l'on en attendait soit un gain de temps plus qu'appréciable pour relier les bords du Rhône à l'avant-pays et ses agglomérations ou vici d'Albens et d'Annecy.

L'origine en est une agglomération portuaire, implantée en rive gauche du Rhône, entre la confluence et le bourg actuel de Seyssel. Reconnue comme étant celle de Condate, figurée sur la plus ancienne carte du monde romain, celle dite de Peutinger, on ne la connaît que par une rue bordée de vastes entrepôts, un bâtiment thermal et une domus, mis au jour lors de fouilles réalisées de 1978 à 1980, préalablement à la construction du barrage de Chautagne [1].

Le port, aujourd'hui noyé pour partie dans les eaux du fleuve, était un carrefour de marchandises et de personnes très important puisque situé au point de rupture de charge de la navigation sur le Rhône ; c'est ici que se faisaient les échanges entre le nord et le sud du bassin rhodanien, du plateau suisse et de la plus grande partie de la Haute-Savoie actuelle dont il était un débouché économique de toute première importance.

Aménagée en rive nord, la plus durablement soumise aux rayons du soleil, la voie épouse au plus près le relief constitué de falaises et d'éboulis de pentes instables ; malgré les difficultés d'approche, il est difficile de concevoir que le tracé n'ait pas été élaboré sans étude globale préalable intégrant les calculs de pente de l'entrée aval à la sortie amont du défilé et la succession d'obstacles à franchir.

Large de 4,60 m dans la partie où elle a été encaissée dans le massif rocheux et accuse un pendage important, la voie est creusée de quatre rails, écartés de 1,50 m au maximum, destinés à guider les attelages et éviter qu'ils ne viennent heurter les parois s'ils glissaient sur la chaussée. Latéralement, un trottoir permet aux piétons et aux bouviers de cheminer en sécurité.

Si la voie du nord, empruntant le Val des Usses et le franchissant à Frangy, avait nécessité peu de travaux entre les berges du Rhône et Genève, il en a été tout autrement de celle ouverte à l'est qui pour franchir les cinq kilomètres du Val de Fier a dû percer la paroi rocheuse ou s'accrocher aux pentes, soutenue par des murs dressés au dessus des à-pic ; mais le gain de temps se comptait en heures que ce soit pour les piétons ou les attelages tirés par des bœufs, la pente étant en moyenne de 3 % même si quelques rampes devaient causer encore quelques soucis… à la montée comme à la descente !

Historique de la découverte et des interventions

On peut très aisément imaginer l'émotion que ressentit, à la découverte de ces vestiges, l'érudit F.-M. de Reydet de Vulpillières en 1808, puis la stupeur de l'agent-voyer, chargé en 1848 du projet de construction d'une route dans le Val de Fier, en découvrant que d'autres, bien avant lui, en avaient déjà exécuté une… dont il fit, émerveillé mais également pragmatique, un relevé général et des profils.

Dans le seul virage encore observable, la voie était dépourvue de guide-roues de manière à faciliter la manœuvre des attelages et sa largeur était portée à 5,50 m. Elle se poursuivait à flanc de paroi sur un remblai contenu par une énorme maçonnerie encore conservée sur une hauteur de 15,50 m ; sa partie supérieure formait parapet et sa partie inférieure, épaisse de 4 m reposait sur le rocher.

Le croisement des attelages étant rendu impossible par l'étroitesse de la voie, des postes de vigie répartis sur toute la longueur du défilé permettaient de réguler la circulation et de contenir les véhicules dans des aires de stationnement. L'arche naturelle qui surplombe le tronçon ouvert aujourd'hui au public a-t-elle joué ce rôle?

Au pied de l'arche et bordant la voie, un massif de maçonnerie a été élevé en prenant appui sur les plissements verticaux du calcaire. Ses dimensions (L.12 x l. 2,50 x h. 3 m) pourraient être celles du soubassement d'un monument consacrant le percement de cette voie…

Il est bien difficile d'estimer le temps qui s'était écoulé depuis l'abandon de la voie romaine – par manque d'entretien sans doute – mais au XIXe siècle, elle était alors bien oubliée et seuls deux chemins muletiers perchés sur les hauteurs lui avaient succédé.

La nouvelle route, réalisée entre 1855 et 1866, en emprunta le tracé, la détruisit sur sa plus grande longueur en prenant appui directement sur elle ou en en réduisant les irrégularités de pentes ; elle ne fut préservée que là où deux tunnels furent jugés préférables.

En 1901, un belvédère fut aménagé par le Touring Club de France en un point remarquable de la voie mais la partie la plus spectaculaire ne fut rendue accessible qu'en 1971 suite aux travaux de MM. P. Broise et P. Dufournet[2]. Le manque d'entretien des barrières et passerelle entraînèrent très rapidement la fermeture du site jusqu'à son acquisition toute récente auprès d'EDF par la commune de Seyssel et le nouvel aménagement qui y est proposé aux visiteurs.

Le projet de valorisation, commandité par la municipalité de Seyssel, a été confié au cabinet Géode de Chambéry. Réfection du cheminement, remplacement des garde-corps et de la passerelle ont été réalisés par la société GGM de Thyez. Les recherches archéologiques ont été menées par le service archéologique départemental, Direction des affaires culturelles ; elles ont été finalisées par la mise en place de divers panneaux thématiques développés autour de ce tronçon de voie :

- les techniques mises en œuvre pour un chantier de ce type,
- l'occupation du sol à l'époque romaine dans le pays de Seyssel,
- le commerce routier et fluvial, auxquels a été adjoint un panneau, conçu par J. Bordon, montrant la richesse, d'affinité méridionale, du patrimoine floristique et faunistique du Val de Fier.

Joël Serralongue

1. Des panneaux mis en place en 2004 à proximité du site et de la piste cyclable longeant le Rhône donnent un bref aperçu de ce quartier de l'agglomération sur lequel fut élevée au VIe s. une basilique funéraire paléochrétienne ; Bertrandy François, Chevrier Michèle, Serralongue Joël, Seyssel dans La Haute-Savoie 74, Carte archéologique de la Gaule, 1999, pp. 320-328.

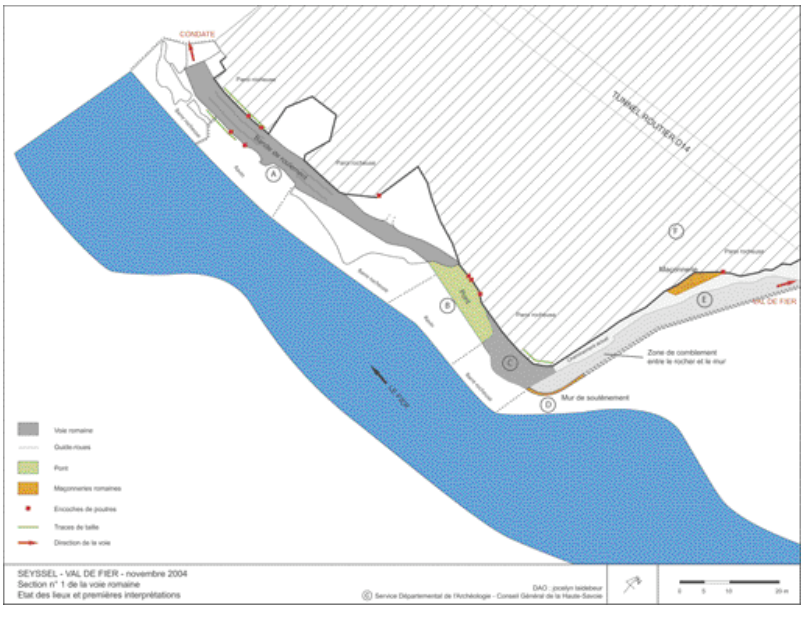
2. Dufournet Paul, *Voie romaine de Condate (près Seyssel) à Aquae (Aix-les-Bains), Vestiges dans le Val de Fier (74, Seyssel)*, Revue Savoisienne, 1970, pp. 21-32.

3. Broise Pierre, *Dingy-Saint-Clair* dans *Les terroirs environnants de Boutae*, Annesci 25, Ed. Les Amis du Vieil Annecy, 1984, pp. 224-234.

4. Rémy Bernard et alii, *Inscriptions latines de Haute-Savoie*, Ed. Musée-Château d'Annecy, 1995, 159 pp.

Les reliefs montagneux sont des lieux privilégiés pour la conservation des chaussées antiques, en témoigne en Haute-Savoie, toujours le long du Fier, un tronçon de voie reliant Dingy à Naves[3]. Une inscription dans un cadre mouluré à queues d'arondes est gravée dans le rocher ; elle nous donne son auteur, un certain L (ucius) Tincius Paculus, que l'on suppose être un grand propriétaire foncier local[4]. Classée MH les 9 mai 1900 et 12 avril 1929.

PRUDENCE… Cette voie, d'une largeur variant entre 2,75 et 3,60 m, était alors adaptée au trafic local auquel elle était destinée, ce qui n'est plus le cas actuellement puisqu'elle est encore utilisée de nos jours… par des véhicules motorisés de tout gabarit… Aussi la prudence est-elle recommandée si vous souhaitez l'emprunter à pied.



La section de la voie romaine du Val de Fier, récemment aménagée pour accueillir des visiteurs, réunit dans un cadre admirable divers aspects de cette construction romaine perchée à plus de 30 m au dessus du Fier : - maçonnerie au point E, - mur de soutènement en D, - en A et en C, traces de pic sur les parois montrant l'ampleur du travail d'abattage réalisé, - en A, guide-roues et encoches dans les parois latérales pour la supposée insertion de treuils destinés à ralentir les attelages ou les tirer dans ce passage difficile, - en B, la passerelle permet de franchir un espace probablement occupé par un tablier de bois.
(DAO Jocelyn Laidebeur, DAC – CG 74)

Les anciens passages de l'avant-pays savoyard

Des recherches portant sur les anciens passages de l'avant-pays savoyard ont permis d'identifier de nouveaux segments de voies présumées romaines.

La voie des gorges de Chailles

Une voie romaine nord-sud conduisait de Leminco (Lemenc, faubourg de Chambéry) par les Échelles, vers Moirans (le Morginno de la *Table de Peutinger*). Des Échelles, pour rejoindre Aoste, et la voie impériale Milan-Vienne, il fallait franchir les gorges de Chailles. Il est admis que les Romains les contournaient par les hauteurs de Saint-Franc malgré des pentes instables en mauvaise saison. Or, sur le terrain, on constate qu'un passage existait bien dans la partie supérieure des gorges (550 m). Il s'agit du *chemin du Grand Mortier* restauré en 1655 par la Chambre des comptes de Savoie sur ordre de Christine de France, duchesse de Savoie. Ce chemin, établi sur des calcaires bien drainés, s'engageait dans de vertigineuses corniches exposées au sud et ressortait sur Saint-Béron. Aux extrémités des gorges, son passage a nécessité d'entailler les barres rocheuses. Sur la carte de Bourcet (1760) figure d'ailleurs une *Porte de Chailles* à l'extrémité nord-ouest qui devait être un passage voûté et étroit. Les soutènements en bon état que l'on peut encore observer, dateraient de la réfection de 1655. La largeur de la voie (2,75 m) correspond aux « 8 pieds de chambre de Savoie » exigés par la duchesse. Au Moyen Âge, le passage était protégé par des châtelards. Abandonnée après 1670, sujette à des effondrements, cette voie n'est plus qu'un sentier de chasseurs. Plusieurs anciens chemins ont assuré la jonction de ce passage avec la vallée du Guiers, s'ancrant sur des bancs durs précédant les molasses instables. Partant de Chailles, tous passaient par Champrond et le Châtelard. Celui des Clayons montait avec de forts soutènements jusqu'au chemin du Grand Mortier. La voie romaine devait correspondre à l'un d'eux. La redescente sur Saint-Béron coïncidait avec un chemin pavé venant de Saint-Franc. Cette voie, au tracé hardi et visible sur la mappe de 1730, devait être difficilement carrossable. Rallongeant le trajet de plusieurs milles romains, elle constituait néanmoins une alternative au col Saint-Michel en cas de gros enneigement ou d'éboulement. Entre Les Échelles et Chailles, elle devait emprunter le même tracé que la voie sarde, sur la terrasse alluviale au pied des collines molassiques.

Chenal de drainage hors-gel creusé dans le calcaire et marches destinées à stabiliser les blocs de la sous-structure. Leur largeur varie de 80 cm à 3 m.

[en haut] Fût de colonne antique trouvé à la Combe. Il atteste le caractère gallo-romain de cette voie. Sans doute appartenait-il a un fanum placé en cet endroit solitaire.

La voie impériale du col Saint-Michel et le site présumé de Lavisco

Ce col (903 m) fut le point de passage privilégié de la montagne de l'Épine durant la période gallo-romaine, au Moyen Âge et jusqu'en 1670. La voie romaine qui l'emprunte, décrite par F. de Bissy en 1921, aurait pu être construite sous l'empereur Claude vers 43 après J.-C. De récentes recherches ont permis de préciser son tracé et son mode de construction. De Leminco, la voie passait par le vieux pont de Cognin, Montmirel, Vimines, le pont de Buisson-Rond, le « chemin de Maxime » puis par un grand lacet, escaladait la montagne de l'Épine jusqu'au col où l'on trouvait, au Moyen Âge, un hospice et un prieuré dédié à saint Germain[1]. Quatre autres virages sur le versant ouest l'amenaient au niveau du Châtelard[2]. Deux itinéraires étaient alors possibles. Le premier, par le sud du lac, se dirigeait vers La Bridoire. Quand le trafic se détourna d'Aoste vers Pont-de-Beauvoisin, il devint le passage principal de France en Savoie. L'autre, qui correspondrait à la voie impériale de la Table de Peutinger, par le Trieu et le vallon de la Combe[3] débouchait sur la rive est du lac d'Aiguebelette qu'il suivait en direction des Balmes de Nances où se situerait la station de Lavisco[4]. Puis, par Novalaise et le col du Banchet, il gagnait la vallée du Guiers rejoignant l'autre itinéraire. En 1670, sous le règne du duc Charles-Emmanuel II, l'ouverture du « grand chemin royal de la Grotte » par les Échelles et les gorges de Chailles entraîna l'abandon du col Saint-Michel.

La voie du Col de l'Épine

Au XVIIe, un grand chemin conduisait de Novalaise à Saint-Sulpice par ce col (1030 m). Ses restes sont visibles sur les deux versants de la

Gorges de Chailles, vues du sud-est. Le Chemin du Grand Mortier passe dans la partie supérieure des gorges. Un éboulement postérieur à la réfection de 1655 affecte l'extrémité est. Il est contourné par un chemin moins ancien. La Porte de Chailles à l'extrémité ouest était sans doute une balme aménagée, où l'on stockait autrefois du bois. Elle s'écroula lors d'un incendie de forêt provoqué par des escarbilles du train de Voiron à Saint-Béron (renseignement de M. Curtet de Saint-Franc). Le chemin du XVIIIe passait derrière la colline boisée.

montagne de l'Epine et sur son plateau sommital. D'anciennes cartes de Savoie[5], la mappe de 1730 et les cadastres montrent que l'ancienne route serpentait autour du tracé de l'actuelle D 916. D'une pente modérée, elle devait être fort utilisée sauf en plein hiver en raison d'un relief tourmenté et de l'enneigement. Avant Novalaise, l'ancien château de L'Épine[6] pouvait abriter voyageurs ou pèlerins. Au-dessus, la voie traverse des pentes rocheuses, dangereuses pour les cavaliers ou les bêtes de somme, selon des suppliques de la fin du XVIIIe siècle.

A l'époque romaine, à Novalaise, on rejoignait la voie impériale du col Saint-Michel venue de Lavisco qui montait vers le col du Banchet pour redescendre à travers une falaise vers la vallée du Guiers. Le col de l'Epine perdit donc de son importance. Auparavant, l'itinéraire protohistorique vers le confluent du Rhône et du Guiers, devait passer par le col de la Cruzille[7] ou celui de la Lattaz plus faciles mais en terrain plus instable.

La voie du col du Chat

Cette voie quittait Chambéry par Cognin, puis par La Serraz et le chemin de la Procession, elle atteignait Bourdeau où commençait la montée vers le col du Chat. Les restes gallo-romains découverts au col attestent la présence d'une voie romaine, dont le tracé restait cependant problématique au dessus du lac du Bourget. La mappe de 1730 n'indique qu'une voie muletière serpentant dans une combe s'accordant mal avec le tracé régulier du versant ouest[8], visible sur une carte de Jean de Beins (vers 1610).

Selon F.-X. de Vignet, lors de la construction de la route sarde en 1825, des ouvriers découvrirent une pierre gravée qu'ils précipitèrent dans le lac. Les restes de l'ancienne voie taillée dans les pentes raides dominant le lac ont été mis en évidence près du grand virage de la route sarde aujourd'hui aménagé en belvédère. Ce point, situé à un mille romain du col du Chat et à un mille de Bourdeau, coïncide avec une inflexion marquée de la limite des communes au lieu-dit « Roscu » évoquant la présence d'un milliaire. Désormais l'intégralité de l'ancienne voie est reconnue. Sa technique de construction est proche de celle du col Saint-Michel. Sa largeur de quatre mètres et sa pente de 10 % la rendaient carrossable sur tout son parcours. Son étonnante préservation dans la descente sur Bourdeau s'explique par le souci des constructeurs de la voie sarde de ne pas interrompre le trafic pendant leurs longs travaux. Des interruptions du muret latéral donnent accès à l'ancienne voie.

Visible de toute la région, le Roc du Cornillon, avec ses restes de fortifications, commande le col appelé *Mons Munitus* au Moyen Âge. Par ce col peu élevé (624 m), voyageurs et marchandises venant d'Italie pouvaient s'embarquer sur le Rhône à Yenne et atteindre Lyon en une journée ou gagner la cluse des Hôpitaux par Belley. Ce dernier itinéraire croisait à la station d'Etanna une des voies reliant Aoste à Genève sur lesquelles des recherches sont en cours.

Philippe Artru

Col du Banchet : la voie impériale franchit la falaise dominant la vallée du Guiers, ultime obstacle sur la route de Vienne.

1. Cet itinéraire figure sur la première carte du duché de Savoie par Gilles Boileau (1556).

2. Sa pente moyenne était de 10 %. Des ornières indiquent qu'elle était carrossable. Un chenal taillé dans le roc assurait le drainage hors-gel en altitude et des degrés stabilisaient les blocs du rudus.

3. La découverte de nombreuses *tegulae* et du fût sommital d'une colonne antique, à l'endroit où la voie s'engage sur la rive est du lac atteste des aménagements gallo-romains.

4. L'éboulement des Balmes de Nances présente les restes d'une fortification préromaine faite de grands blocs aménagés, précédée d'un fossé et d'un talus. Ce site est situé à 14 milles romains de Leminco et également d'Augustum conformément aux indications de la Table de Peutinger. Il s'agit probablement d'un santuaire (voir article **Ph. Artru, *Le Bugey*, n° 93, 2006**).

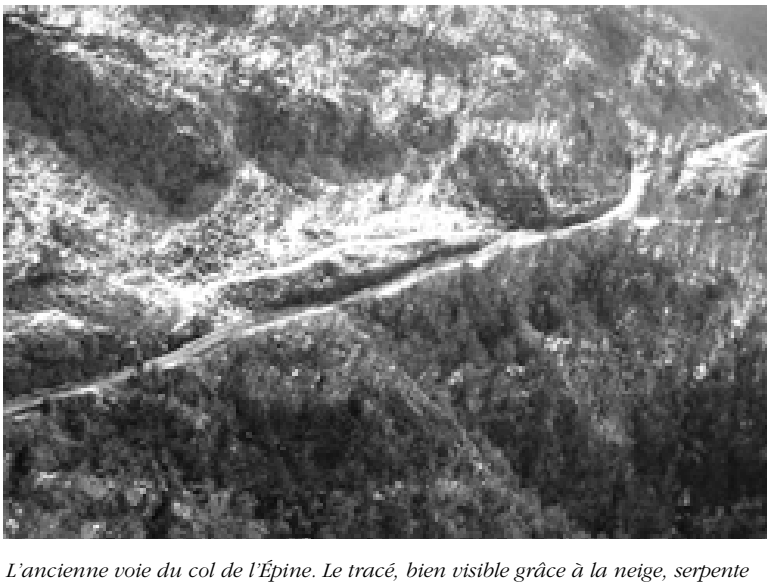
5. La carte de Borgognio (1683) ainsi que celle de Morosi-Cocelli (1750) indiquent bien ce « chemin de Novalaise à Chambéry ». Un survol hivernal a permis de le visualiser.

6. Ce château, redécouvert par F. Girard, ne doit pas être confondu avec un autre château de l'Épine, plus récent, surmontant la voie impériale, en face du site présumé de Lavisco. Ce dernier abritait, avant la Révolution, une dédicace à la Victoire Auguste décrite par Albanis-Beaumont. L'abbaye de Tamié possédait des granges sur Nances et Novalaise.

7. Un important trésor de monnaies gauloises fut découvert près de ce col.

8. Sur le versant ouest, la présence de bornes régulièrement espacées de 3,50 m dans un passage exposé suggère un traffic de véhicules.

L'ancienne voie du col Saint-Michel. Le débroussaillage permet d'apprécier son caractère monumental, rarement conservé et les différents éléments de construction.
[Cdt de Bissy, Le col de Saint-Michel, *Chambéry, Imprimeries réunies, 1921.]*



L'ancienne voie du col de l'Épine. Le tracé, bien visible grâce à la neige, serpente autour de la route actuelle au-dessus de Nances. Les dangereux passages de cette voie très ancienne furent peut-être franchis par l'armée d'Hannibal malgré l'opposition de tribus locales, à la lecture du texte de Polybe.

La route du sel et des fromages

Un projet de mise en valeur et de restauration du patrimoine culturel en zone centrale du Parc national de la Vanoise

L'itinéraire muletier de la *Route du sel et des fromages*, long de 27 km, relie Pralognan-la-Vanoise à Termignon, donc la Tarentaise et la Maurienne, en franchissant à 2515 mètres d'altitude le col de la Vanoise. Cette très ancienne voie de communication a permis, de 1560 à 1866, de convoyer à dos de mulets le sel produit à Moûtiers, dans les Salines Royales aujourd'hui disparues, vers Termignon, où il rejoignait la grande route transalpine du Mont-Cenis, porte d'entrée du Piémont. La Savoie assurait ainsi l'approvisionnement en sel de ses possessions italiennes. Le sel, ce « pétrole du Moyen Âge », vital pour les hommes, le bétail et la conservation des aliments, était impossible à fabriquer. La maîtrise de son commerce était donc essentielle.

Ouvrage d'avant-poste de la Vanoise, élément de la ligne Maginot des Alpes.

[à droite] La route du sel traverse l'alpage de la Glière (Pralognan) en direction du col de la Vanoise.

60 % de cette route historique traverse la zone centrale du Parc National de la Vanoise, au pied des plus hauts et grandioses sommets du massif, comme l'Aiguille de la Glière ou la Grande Casse. Le Parc projette de mettre en valeur et donc de restaurer le patrimoine jalonnant l'itinéraire entre Termignon et Pralognan, y compris le tracé lui-même, largement empierré jusque dans les années 50 qui est aujourd'hui essentiellement un itinéraire touristique et sportif, de grande randonnée l'été (GR 55) et d'approche des sommets l'hiver. Il a conservé un usage agricole car il dessert les alpages de la Rocheure et d'Entre-Deux-Eaux.

Ce projet vise trois objectifs

• *Redéfinir un parcours adapté aux usages contemporains:* alpinistes, randonneurs, gardiens de refuge n'ont pas les mêmes besoins. L'utilisation de 4x4 pour ravitailler les refuges, celui du col de la Vanoise par exemple, créée des pistes parallèles ou parasites de l'itinéraire traditionnel (raccourcis dans les lacets). Celui-ci se perd par endroits, alors qu'une piste profonde et ravinée rend le parcours désagréable et pénible pour les randonneurs. Il s'agit aussi à terme de protéger la *Route du sel* des dégradations dues à la végétation, à l'érosion des eaux de ruissellement, au passage des véhicules et des troupeaux. Le tracé retrouvé sera signalé au moyen de panneaux spécifiquement conçus pour cet itinéraire historique.

• *Étudier et conserver un patrimoine bâti et immatériel*, qui enrichit le parcours des randonneurs, mais qui se dégrade ou disparaît. Un inventaire de l'état du chemin s'imposait, base pour décider des tronçons à restaurer en priorité. Une récolte de témoignages a aussi été menée auprès des anciens des deux communes pour identifier les techniques d'empierrement (construction et entretien) et de construction des ouvrages d'accompagnement (murets, ponts, passerelles) de la route, et ce pour les appliquer lors des chantiers de restauration, qui seront menés en partenariat avec le Conservatoire alpin des Techniques et des savoir-faire, commun aux parcs nationaux et régionaux alpins.

• *Apprécier l'intérêt des éléments de patrimoine* comme chapelles, chalets, gravures rupestres, éléments panoramiques du paysage.

Une étude historique préalable a donc été menée dans le cadre d'une Thèse Professionnelle du Mastère Spécialisé « Technologie, Patrimoine, Culture » de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Métiers de Cluny. Compte tenu du temps imparti, elle a porté sur les usages de cette « haute route » afin de comprendre le sens et l'utilité des vestiges d'empierrement par exemple. L'usage agropastoral de la zone est attesté depuis le Néolithique et on peut supposer que le col a pu être utilisé très tôt pour passer d'une vallée à l'autre. Dans les années 50, les alpagistes d'Entre-Deux-Eaux, commune de Termignon, vont vendre leurs agneaux et leur beurre aux grands hôtels de Pralognan-la-Vanoise en passant le col ; en septembre, les ovins prennent le même chemin pour partir à l'hiverne en Taren-

[à gauche] La route franchit le torrent de la Leysse au pont de Croë Vie (le « mauvais chemin »).

taise, vers Ugine, tandis que les bovins, eux, redescendent à Termignon.

Les caravanes de muletiers du sel apparaissent sur la route vers 1560, date de la mise en exploitation industrielle des Salines de Moûtiers par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie et de la création de la Gabelle du sel en 1561. Deux entrepôts à sel existent à Termignon et dans l'alpage d'Entre-Deux-Eaux, pour réguler l'approvisionnement, soumis aux aléas climatiques d'un milieu extrême, et à l'irrégularité de la production des Salines de Moûtiers. A partir de 1630, circulent aussi sur la route les meules de gruyère de Beaufort, très prisées des amateurs de fromage turinois et aussi recherchées par les gens de guerre et les marins, car elles se conservent plusieurs mois. Ce commerce du sel cesse en 1866 avec la fermeture des Salines de Moûtiers, incapables de supporter la concurrence directe des marais salants d'Aigues-Mortes depuis le Rattachement à la France en 1860. Celui du fromage se poursuivra jusqu'à la construction des routes bitumées.

Les épices ont probablement aussi emprunté l'itinéraire, à une période antérieure (fin XIIe – milieu XIVe siècles), et plutôt dans le sens Piémont-Maurienne-Tarentaise, « remontées » par le col de la Vanoise vers la vallée du Rhône et les foires de Flandres ou de Champagne, parfois en contrebande.

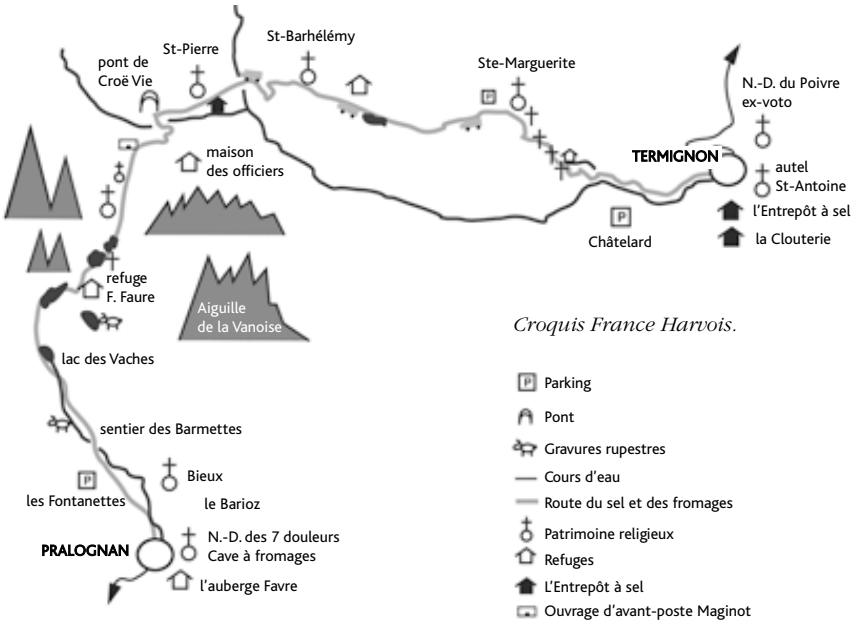
Dès 1881, les Chasseurs alpins succèdent aux muletiers : le 13e BCA s'est vu attribuer la défense de la zone de la Vanoise et jusqu'en 1914, 150 hommes, suivis de leurs mulets parcourent chaque été le massif pour en connaître les moindres recoins et pouvoir le défendre contre une attaque italienne. Anecdote liée à ces manœuvres, le président de la République, Félix Faure, venu inspecter les troupes alpines chevauche sur la « route du sel » pour passer le col de la Vanoise le 7 août 1897. Il y gagne une réputation d'alpiniste émérite et la présidence d'honneur du Club Alpin Français ; celui-ci baptisera le refuge du col de la Vanoise, reconstruit en 1902, du nom du président juste décédé. Le 13e BCA construit en deux campagnes estivales de travaux (1931-1932) l'avant-poste du col de la Vanoise, ouvrage de surveillance en béton faisant partie du dispositif de défense active de la ligne Maginot des Alpes, en surplomb des vallons de la Leysse et d'Entre-deux-Eaux.

L'aménagement de l'itinéraire découle de tous ces usages, notamment muletier : pierres de quartzite rose plantées de champ dans les montées et les virages des lacets du col de la Vanoise, murets bordant le chemin dans la zone de traversée des pâtures pour empêcher mulets et bétail de brouter l'herbe précieuse des alpages, pont de Croë Vie, à l'arche unique haut perchée pour s'abriter des crues du torrent de la Leysse, bombé et pavé de galets. Le long des 27 kilomètres se succèdent des gravures rupestres du XVIIIe au XXe siècles, faites par la main des bergers gardant les troupeaux de l'alpage de la Glière, à Pralognan ; des chapelles d'altitude et de hameaux combinées aux oratoires dédiés à saint Antoine, saint protecteur du bétail et surtout des mulets en Haute-Maurienne ; des refuges, témoignages d'un usage contemporain tourné vers le tourisme et les sports.

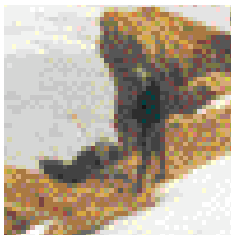
Le projet de mise en valeur de ce patrimoine très divers et « semé » le long du sentier prend le parti d'entrer dans la « grande histoire » par l'humble quotidien des hommes qui ont utilisé et vécu l'itinéraire : muletiers, paysans, prêtres, militaires, colporteurs. Plusieurs animations sont envisagées l'été compte-tenu des conditions climatiques : visite contée *« sur les chemins avec saint Antoine »* au départ de Termignon, et *« En route pour l'Italie »* au départ de Pralognan, avec un comédien menant un mulet ; un projet d'accueil en résidence d'un scénariste et dessinateur pour créer une bande dessinée historique sur un personnage de la *Route du sel*. Il est aussi proposé d'aménager un espace d'interprétation historique sur les Chasseurs alpins dans une partie de l'avant-poste de la ligne Maginot, complété dans le futur espace d'exposition du refuge du col de la Vanoise requalifié par une exposition sur la vie quotidienne dans le refuge en 1903.

La restauration porterait en priorité sur trois tronçons de la *Route du sel* : à Termignon d'une part, entre le Pont du Villard et le débouché sur l'actuelle route d'Entre-Deux-Eaux, et d'autre part entre la chapelle Saint-Barthélémy et le refuge privé d'Entre-Deux-Eaux. À Pralognan-la-Vanoise, serait requalifié le tronçon compris entre les chalets de l'alpage de la Glière et le lac des Vaches.

France Harvois



Croquis France Harvois.



EXPOSITIONS

Gabriel Loppé (1825-1913)

un artiste précurseur

Exposition au Musée des beaux-arts de Chambéry du 30 mars au 17 juillet 2006, réalisée en collaboration avec le Musée-Château d'Annecy.

Connu de tous – ignoré de chacun – savoyard d'adoption et peintre toute sa vie, Gabriel Loppé a été admiré des amoureux de la montagne, des chevronnés de l'alpiniste.

Précurseur, déterminé et même certainement « tête brûlée », il appartient pleinement à cet esprit qui a marqué le XIXe siècle : savoir, comprendre, aller toujours plus loin dans la découverte du monde qui nous entoure. A l'époque des grandes thèses scientifiques sur le climat, la glaciologie, la formation des reliefs et de leurs rapports avec l'atmosphère, Gabriel Loppé n'est pas un scientifique, Gabriel Loppé est un curieux qui veut lui aussi par sa peinture comprendre, analyser, scruter, et partager ses découvertes avec ses contemporains.

L'ancienne cabane des Grands Mulets, *1862 – coll. Asso - ciation des Amis du Vieux Chamonix.*

Tout comme les autres artistes de son temps, Gabriel Loppé peint sur le motif. Il va à l'instar des impressionnistes dans la « nature vraie » chercher les rendus, les effets, la réalité que seule la confrontation in situ peut apporter. La nature l'attire, mais pas n'importe laquelle, celle de la montagne, de la très haute montagne des Alpes. La légende nous rapporte qu'il serait monté plus de vingt fois au sommet du mont Blanc. Il gravit ces pentes abruptes et escarpées avec ses pinceaux, son chevalet, ses huiles. Un tableau esquissé depuis le sommet des 4807 mètres nous l'atteste.

Pas un artiste avant lui n'avait eu une telle prédilection pour ces sommets enneigés, ces vallées fermées durant l'hiver, oubliées de tous. Il y séjourne, peint toujours et encore névés, crevasses, glaciers, surplombs parfois grandeur nature ou presque, il brosse de vastes panoramas d'une réalité et d'une précision prodigieuses. Certains de ses tableaux serviront aux topographes pour établir des cartes du relief alpin, situant les bouleversements géologiques les uns par rapport aux autres, baptisant des lieux encore non atteints. Les moraines, les séracs, si fidèles aux modèles, sont eux aussi ses sujets. Aucune vie, même animale, ne vient troubler ces harmonies grandioses.

Arrivé à Genève très jeune, Gabriel Loppé fréquente l'atelier de Diday mais surtout découvre la montagne et la neige. En ce milieu du XIXe siècle, il les met en scène pour elles-mêmes et non comme élément d'une composition, d'un arrière-plan. Son tableau, *Le lac d'Annecy sous la neige* date de 1856. Rien ne s'y passe, rien ne perturbe ce paysage, il ne peint que la Nature, vierge de toute vie. Plus tard, Courbet s'y intéressera aussi avec une *Scène de chasse*, quelque douze ans plus tard, tout comme Manet avec *La Pie* l'année suivante en 1869, mais la neige sert alors d'écrin à un épisode représenté.

Si Gabriel Loppé peint toujours et encore jusqu'à la fin de sa vie la montagne, sa recherche de la réalité le fait rencontrer des photographes de montagne tels les frères Bisson qu'il accompagne plusieurs fois lors de leurs expéditions. Curieux et découvreur, il se passionne pour cette nouvelle technique. Il réalise de merveilleuses photographies de ses petits-enfants. Une d'entre elles est devenue particulièrement célèbre, la *Tour Eiffel sous l'éclair* (1902) qui surprendra même Gustave Eiffel. La nouveauté du procédé employé intrigue alors hautement les sociétés astronomiques de l'époque qui le sollicitent pour des communications scientifiques. Sa photographie fera le tour du monde. Bien qu'elle soit connue de tous, personne ne connaît son auteur : Gabriel Loppé.

Chantal Fernex de Mongex

Giovanni Caracca, un peintre à la cour de Savoie

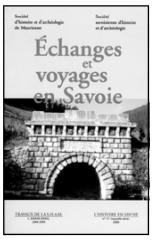
D'origine hollandaise, Giovanni Caracca, arrive à la cour de Turin en 1568 où il est nommé peintre de la cour, titre qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1607.

Au service du duc Emmanuel-Philibert de Savoie puis à celui de son fils Charles-Emmanuel Ier, il est à la fois peintre de scènes religieuses, portraitiste mais aussi décorateur, ornementaliste, dessinateur et topographe. La très grande qualité de ses réalisations a fait de lui un artiste amplement copié jusqu'en Espagne, de son vivant.

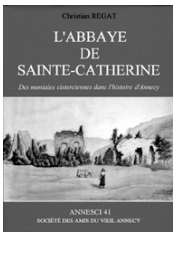
Exposition du 22 avril au 4 septembre 2006 Musée savoisien, Chambéry

Portrait de Charles Emmanuel Ier de Savoie. Coll Musées d'art et d'histoire de Chambéry.

Notes de lecture



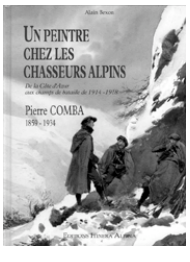
Échanges et voyages en Savoie. Actes du XLe congrès des sociétés savantes de Savoie. Saint-Jean-de-Maurienne, 11 et 12 septembre 2004,
Collectif, coédité par la SSHA et la SHAM, 2005, 30 €
Ce volumineux ouvrage rassemble 37 communications formulées lors du XLe congrès des sociétés savantes de Savoie qui s'est tenu les 11 et 12 septembre 2004 à Saint-Jean-de-Maurienne sur le thème : *Echanges et voyages en Savoie*. Les différents articles traitent de sujets aussi variés que les « occupations et circulations pré-romaines autour du col du Petit-Saint-Bernard », l'acheminement des mâts de Savoie pour la marine de France à Toulon aux XVIIe et XVIIIe siècles », ou encore des « enjeux de la liaison Lyon-Turin ».
En bref, comment depuis les premières occupations humaines du Néolithique, les Alpes ont été traversées, occupées, mises en valeur… jusqu'à aujourd'hui avec le projet ambitieux que constitue le Lyon-Turin. Un ouvrage de spécialistes dont les articles sont comme des instantanés qui nous rendent vivante l'histoire des échanges et voyages en Savoie.



L'abbaye de Sainte-Catherine. Des moniales cisterciennes dans l'histoire d'Annecy,
par Christian Regat, Annesci 41, Société des Amis du vieil Annecy, 2006.
L'histoire de l'abbaye de Sainte-Catherine est édifiante et mouvementée, depuis sa fondation dans les années 1180 sous l'impulsion de la réforme cistercienne, jusqu'à son abandon au début du XIXe siècle.
Fille de Bonlieu, son vocable primitif est Notre-Dame de la Montagne. En 1242, le prieuré est érigé en abbaye, ce qui lui permet de s'affranchir de la tutelle de sa maison-mère et d'élire de manière autonome son abbesse.
Connue pour être la nécropole de la Maison de Genève jusqu'en 1349, c'est vers cette époque que le vocable Notre-Dame du Mont est abandonné pour celui de Sainte-Catherine.
Grandement dotée au fil des siècles par la Maison de Genève et d'autres donateurs, sa richesse est telle qu'en 1732, le cadastre fait état de possession de plus de 665 hectares de terre, ainsi que plusieurs moulins et battoirs. Le relâchement du respect des règles de vie monastique se fait sentir à partir de 1375, date à laquelle les papes se réservent le droit de donner toutes les abbayes en commende. Ceci provoque une ruine complète de la vie monastique qui se fait sentir jusqu'à la veille de la Révolution française.
À l'abbaye, ce relâchement donnera lieu à quelques histoires aux péripéties haletantes dont cet ouvrage relate les faits. Le récit se termine par la transformation du bâtiment en faïencerie en 1780.
Rapidement abandonné, ses ruines nourriront les errances romantiques des habitants d'Annecy tout au long du XIXe siècle.

Frontière Dauphiné-Savoie. A la découverte des bornes de 1822 et 1823
par Michel Jaillard, Jean Marconnet, Andrée Verdun et Jacques Verdun, édition Pontcharra Patrimoine et Histoire, 2006, 27 €
La Savoie intégrée depuis 1860 à l'espace français, donc tout récemment à l'échelle de son histoire, était auparavant une zone limitrophe de la France.
Cette frontière a fait l'objet

dans les années 1822-1823 d'un tracé matérialisé par des bornes numérotées du Bugey au Briançonnais.
La plupart sont encore visibles aujourd'hui. De part et d'autre de ces bornes et de chaque côté de la frontière sont gravés la fleur de lys symbole du royaume français et la croix de Savoie symbole du royaume sarde.
En 1854, des corrections ont été apportées au tracé de la frontière et l'on peut retrouver de façon beaucoup plus rare une aigle impériale éployée symbole du Second empire à la place de la fleur de lys. À la frontière du Dauphiné et de la Savoie, et armé de ce livre, partons à la découverte de ces bornes que l'on peut rencontrer aujourd'hui au détour d'une randonnée.



Un peintre chez les Chasseurs alpins. De la Côte d'Azur aux champs de bataille de 1914-1918. Pierre Comba 1859-1934,
par Alain Bexon, éditions Itinera Alpina, 2006, 48,50 €
Ce très bel ouvrage d'art, écrit par Alain Bexon, nous restitue le monde des Chasseurs alpins au travers d'aquarelles pour l'essentiel, le choix d'une telle technique étant certainement plus propice à l'obtention rapide et coloré de scènes brossées sur le vif. Pierre-Paul Comba est né en 1859 à Nice d'un père artiste peintre qui lui inculque les premiers rudiments de son art.
À l'issue de sa formation à l'Ecole des Beaux-Arts, son service militaire accompli, il décide de s'engager dans l'armée et devient peintre aquarelliste. Après la création des bataillons alpins de Chasseurs à pied en 1888, Pierre Comba va pendant 26 années, suivre les troupes alpines dans leurs manœuvres et avoir l'exclusivité de leur représentation.
De la Savoie jusqu'à Nice, cet ouvrage donne à voir les Chasseurs-alpins à la fin du XIXe et au début du XXe siècles en un rendu à la fois vif, coloré et précis de scènes de la vie militaire.

Gabriel Loppé, voyages en montagne
collectif, Fage éditions, 25 €
Cet ouvrage, coédité par le Musée-Château d'Annecy, les musées d'Art et d'Histoire de Chambéry et le musée départemental de Gap, a été publié à l'occasion de l'exposition *Voyages en montagne, Gabriel Loppé* successivement présentée au musée-château d'Annecy de décembre 2005 à mars 2006, au musée des Beaux-Arts de Chambéry entre avril et juillet 2006, et au musée départemental de Gap de septembre à décembre 2006.
Peintre de la montagne, Gabriel Loppé (1825-1913) est un artiste reconnu en son temps, mais un peu tombé dans l'oubli aujourd'hui. Ce catalogue, qui nous invite à le redécouvrir, donne à lire la vie et le caractère de cet artiste alpiniste méconnu, mais surtout donne à voir ses peintures, dessins, gravures et photographies. Car c'est à un artiste aux nombreux talents que nous avons à faire, célèbre aux yeux de ses contemporains aussi bien pour ses photographies que pour ses peintures.

Récits de frontière
par Agnès Bruno et Emmanuel Landas, témoignages oraux recueillis par Valentina Zingari, éd. des Musées des Pays de l'Ain, 2004, 20 €
Cet ouvrage est né d'une exposition photographique

de Bernadette Tintaud portant sur la mémoire des habitants de cette zone frontière qu'est le pays gessois. Il raconte l'évolution de cette région qui pendant longtemps n'a été frontière que sur le papier, non dans les esprits. L'appartenance naturelle au bassin lémanique est traitée avec son corollaire : les échanges avec Genève. Bien au-delà, les rapports ville-campagne, comme les clivages religieux entre catholiques et protestants ont été et sont encore perceptibles. L'immigration plus récente (début du XXè siècle), surtout italienne, est interrogée. Les questions contemporaines liées aux relations transfrontalières, aux déséquilibres économiques entre ceux qui travaillent en Suisse et les autres, la flambée des prix du foncier et les injustices qu'elle génère, sont également traitées. Un ouvrage de fond pour mieux comprendre cette zone frontière qu'est le Pays gessois.

Vinciane Néel.

Actualités patrimoines p. 3
Archives p. 4 à 6
Architecture p. 7
Musées p. 8
Collections p. 9
Dossier : Archéologie subaquatique dans les lacs de Savoie p. 10 à 13
Antiquités & objets d'art p. 14 & 15
Archéologie p. 16 à 19
Actualités expositions p. 22
Livres p. 23

SAVOIE CONSEIL GENERAL
Région RhôneAlpes